

AVIS

CONCERNANT

LES ABONNÉES A L'ÉDITION BLEUE

Pour satisfaire aux nombreuses et incessantes demandes de la presque unanimité des abonnées à l'ancienne *édition bleue*, nous nous sommes décidés à la faire paraître en deux fois, le 1^{er} et le 15 de chaque mois, sans nous arrêter au surcroît de travail et de dépenses que cela entraînait pour nous.

Cette mesure n'a pas été prise à l'improviste, nous en avons prévenu nos abonnées :

1° Dans le Numéro de Février, page 56,

2° Dans le Numéro de Mars, page 85,

3° Dans le Numéro d'Avril, à la première page de ce Numéro et en caractères tout spéciaux, pour mieux attirer l'attention.

A notre grand désappointement, au lieu des remerciements auxquels nous nous attendions, depuis deux mois que cette mesure a été mise à exécution, nous recevons une foule de réclamations, et des reproches fort amers de personnes qui *s'étonnent* et se *plaignent* de ne plus recevoir leur édition bleue comme par le passé!

Nous prions toutes ces personnes de lire avec quelque attention la page 184, colonne gauche, de ce numéro — juin 1865.

CAUSERIE ARTISTIQUE

SALON DE 1865



TES-VOUS prêtes, mesdemoiselles, et voulez-vous suivre, au Salon, votre conducteur ordinaire, lequel, j'espère bien, depuis deux ans, vous n'avez pas oublié ?

Je suppose que vous me répondez « oui » à la première de mes questions, et « non » à la seconde. Alors, je vous engage à prendre vos éventails, parce qu'il fait chaud, et vos lorgnettes pour regarder les grands tableaux par le petit bout, et les petits par le gros bout, ce qui ne laisse pas d'aider beaucoup à goûter et à concevoir les lois de la perspective, du coloris, du clair-obscur et de la composition, et à juger la valeur intrinsèque de l'œuvre.

Nous sommes à peine entrés, que vous voilà comme tout le monde, arrêtées devant le portrait de l'Empereur, par Cabanel, qui est bien, en effet, l'œuvre magistrale du salon de peinture. La grande médaille, la médaille d'honneur obtenue par ce portrait vous le dirait au besoin, si déjà votre goût n'était assez sûr et assez formé pour vous appeler lui-même et spontanément devant le tableau.

Vous savez qu'il y a deux ans, je ne pus admirer le portrait de l'Empereur dû à notre grand maître Flandrin de regrettable mémoire. Un portrait doit, avant tout, rendre son modèle, et celui-là, selon moi, rendait mieux le type idéal que M. Flandrin se faisait de l'empereur Napoléon III que son auguste original.

L'air rêveur et mélancolique du portrait de M. Flandrin convient peu à l'homme d'énergie qui nous gouverne ; et, quand vous serez devenues mères de famille et grand'mères — dans bien longtemps : — alors que vos souvenirs de jeunes filles vous apparaîtront dans la pénombre du passé, que le gouvernement actuel de la France appartiendra à l'histoire et que vous verrez les hommes et les choses d'aujourd'hui, comme je vous conseillais tout à l'heure de voir les grands tableaux, par le petit bout de la lorgnette, alors si le portrait de Flandrin vous apparaît dans quelque musée, vous

vous direz : « Non ! non ! ce n'était pas cela ! ce ne pouvait pas être cela ! »

Mais étudiez bien le portrait de M. Cabanel, au contraire : concevez-en l'esprit et le caractère, et gardez-en un fidèle reflet sur la plaque magique où votre mémoire imprime ses souvenirs en manière de photographies, et plus tard, comparant l'image que vous reverrez assurément, — de telles œuvres ont leur rang dans l'histoire de l'art français, — avec l'opinion qui sera restée dans le monde au sujet de l'empereur Napoléon III, vous vous direz : « C'est lui ! »

Et que sera-ce, si vous avez eu, dans votre jeunesse, l'occasion de voir l'Empereur lui-même ?... Alors il vous semblera que votre vie s'allège d'un demi-siècle et que vous vous retrouvez en 1860, à quelque réception impériale aux Tuileries, à Fontainebleau ou à Saint-Cloud.

Mais ce qui rend le portrait de M. Cabanel plus complet et plus typique, c'est qu'il n'affecte de caractériser aucun aspect de la personne impériale, afin de les réunir tous. L'Empereur ne porte pas l'uniforme de général de division qu'il met aux grandes cérémonies nationales. L'Empereur n'a pas non plus la tenue négligée de l'intimité : il porte l'habit noir, la culotte, les bas de soie noirs, le gilet et la cravate blanche, le grand cordon de la Légion d'honneur et quelques croix à la boutonnière. C'est donc l'homme privé et l'homme d'État que nous avons devant les yeux. Le manteau impérial, le sceptre et la couronne qui sont posés en attributs à côté de lui, l'aigle qui supporte le soubassement des colonnes dorées, la longue galerie de palais qui fuit derrière lui, disent assez que c'est l'Empereur.

Ce portrait, mesdemoiselles, est un des plus beaux et des plus complets qu'ait produits l'école Française : harmonie parfaite du sujet et des accessoires ; entente à la fois sobre et savante de la composition, perfection du dessin et du modelé, sentiment exact et profond de la physionomie : tout est là. C'est de la tête aux pieds le vrai portrait de Napoléon III. Regardez-le bien.

Après le portrait de l'Empereur, la page picturale sur laquelle j'appellerai d'abord votre atten-

tion, c'est la grande toile que M. Puvis de Chavannes intitule : *Ave Picardia Nutrix*. Je suppose que vous n'aurez pas besoin du secours de vos frères pour traduire ce latin ?

Vous la trouverez en haut du grand escalier, en face du salon carré, tapissant la muraille du fond, et ajustée tout comme elle le sera à destination, c'est-à-dire à l'entrée du musée d'Amiens.

Je crois que j'ai déjà eu l'occasion, mesdemoiselles, de vous parler de M. Puvis de Chavannes et du véritable génie décoratif dont il fait preuve, à une époque où l'on déplore davantage tous les jours la décadence du grand art. Mais, jusqu'à présent, il ne nous avait pas donné encore une œuvre d'une importance aussi capitale que cette toile gigantesque qui va achever de faire, du Musée d'Amiens, un des beaux monuments de France.

La peinture de M. Puvis de Chavannes ne ressemble à rien de ce que vous connaissez, à rien surtout de ce que vous verrez dans le reste de l'Exposition. — D'ailleurs, il faut bien le dire, la peinture décorative, par les conditions même de son exécution et de son développement, apparaît peu à nos salons. Mais si vous visitez nos monuments publics, vous ne trouverez pas non plus d'analogues aux compositions de M. Puvis de Chavannes. Personne, à mon sens, dans l'école moderne, ne sait comme lui agencer noblement les groupes dans les vastes espaces; ouvrir des perspectives à la pensée, sans recherche et sans prétention, mais au contraire en paraissant garder la simplicité ample et franche des temps virgiliens. Personne non plus ne sait être ainsi coloriste dans l'harmonie grise qui convient à la décoration picturale des salles d'un musée. En somme, mesdemoiselles, ce sont les peintures de M. Puvis de Chavannes qu'il faut regarder, de nos jours, si vous voulez vous faire une idée de ce qu'en peut appeler « l'art épique. »

Mais il est un autre peintre qui, à propos de sujets différents et dans de bien autres proportions, fait de l'art épique, — et, si j'ai rappelé tout à l'heure les *Églogues* de Virgile, à propos de M. Puvis de Chavannes, je pourrais vous parler d'Homère à propos de M. Jules Breton. — M. Jules Breton ? qu'a-t-il fait ? allez-vous me demander ; et celles d'entre mes charmantes lectrices qui me suivent au palais des Champs-Élysées, vont aussitôt lever les yeux et chercher une vaste toile sur de vastes murailles. Point du tout, mesdemoiselles ; abaissez-les, au contraire, et regardez à votre hauteur, dans la salle marquée au chiffre des premières lettres de l'alphabet. Vous verrez, au milieu d'un pré, des filles des champs revêtues de leur costume ordinaire et connu ; costume qui a dû toujours et partout rester le même : un jupon, une camisole, et voilà ! Mais ces types rustiques ont un caractère noble et simple, les vêtements se drapent avec ampleur. Je ne sais quelle franchise générale, quelle harmonie solide et tranquille fait penser à l'*Illiade*. Il y a bien de la grandeur dans ce tout petit tableau, et si des toiles gigantesques comme celles de M. Puvis de Chavannes ne peuvent être présentées qu'à votre admiration, des toiles moyennes comme celles de M. J. Breton, peuvent tenter jusqu'à votre ambition.

Arrêtons-nous ici, mesdemoiselles, ce n'est pas le tout que de courir ça et là de par le Salon de 1885, encore faut-il compter les salles et compter nos pages. Nous avons beaucoup de salles et peu de pages ; donc retournons en arrière, achevons de jeter notre coup d'œil sur le salon carré, où l'administration réunit tout ce qui lui semble digne d'être mis en vedette, soit à cause du sujet, soit à cause de la valeur intrinsèque de l'œuvre, puis faisons ensuite comme cette administration, suivons la marche alphabétique.

Dans le salon carré donc, remarquons les *Vainqueurs, retour au camp*, de M. Protais, le vrai peintre des soldats modernes : voyez-les, ces vainqueurs, ils sont heureux et ils sont tristes ; heureux d'avoir fait triompher le drapeau de la France, tristes en se comptant et en voyant que les rangs se sont éclaircis. La guerre, ce fléau du passé qui semble égaré dans le monde moderne, les étourdit et les épouvante. Jadis, ces soldats vainqueurs seraient revenus ivres d'orgueil, de carnage et de haine. Aujourd'hui, on dirait qu'ils se demandent le pourquoi de la haine et de la vengeance, et, qu'à l'hymne de la victoire, la réflexion fait dans leur âme une basse de prière et de douleur.

Voici, près du tableau de M. Protais, un grand tableau de genre historique, dont la facture et l'inspiration rappellent Paul Delaroche et Gallaix. Têtes expressives, détails justes et soignés, sujet écrit, en un mot. C'est une scène de l'histoire de Pologne, représentée par M. Matejko. — Après tout, mesdemoiselles, voilà de la peinture ! et quand vous verrez, à côté de cela, des tableaux bizarres aux sujets ignobles, aux tons crus et heurtés, n'hésitez pas, en dépit de la mode, à préférer hautement l'art véritable à de grossières ébauches, à d'informes essais.

Mais si vous voulez apprécier un succès caractéristique de l'art moderne, du réalisme pour l'appeler par son nom, regardez de l'autre côté du portrait de l'Empereur, *Une Charge d'artillerie de la garde en Crimée*, par M. Schreyer, un étranger que le succès a naturalisé Français, l'an dernier, et dont la manière pleine de relief, de lumière et de sentiment est excellente.

Sur le panneau voisin, vous trouverez le tableau de Gérôme : *Réception des ambassadeurs siamois*, tableau plus curieux que réussi. — A côté, hélas !... qu'est-ce que ce paysage noir, charbonné, dur et mal peint ? c'est un Daubigny ! Oui, une vue de la cascade du parc de Saint-Cloud, par Daubigny !... le pourrait-on croire ? Je vous le disais bien, il y a deux ans, mesdemoiselles, qu'il tournait au triste, aux scènes sombres, aux ciels pluvieux, hrr... cette fois la bise souffle ! allons-nous-en !

Hélas ! aujourd'hui, que de distance de cela aux délicieux paysages de Corot ? Voyez-les toujours frais, poétiques, lumineux !

Voici, sur le panneau de droite, le beau portrait d'un beau vieillard. C'est celui de M. Lefebvre-Duruel, le sénateur, l'ancien ministre, par M. Gigoux.

Ne parlons pas du grand portrait de la reine d'Espagne qui occupe le milieu de ce panneau. — Il est grand, — nous l'avons dit, — il est majestueux, — nous le disons, — et voilà tout.

J'aime mieux les deux intérieurs que M. Navlet

expose au-dessous, à droite et à gauche, celui de gauche surtout, qui représente la *Galerie d'Apollon au Louvre*, et qui est merveilleux d'exactitude, de fini et de réussite.

Si je cite le portrait de Mgr Dours, évêque de Soissons et Laon, qui fait suite, ce sera plutôt en mémoire du vénérable et spirituel prélat, qu'à cause du mérite de la peinture ; — et si je mentionne le portrait de M. Devinck, ce sera pour m'étonner de le voir signé du beau nom de Robert Fleury.

Mais ne parlons pas des gloires du passé. — Voici, ô douleur ! voici une marine de M. Gudin ; là, dans la travée du fond, entre les deux portes d'entrée... Cette marine représente, paraît-il, l'entrée de Napoléon III à Gènes, au temps de la guerre d'Italie... Rien de si étrange que ce morceau de peinture, dont les détails font sourire, dont le coloris fait voir trente-six bulles de savon, dont l'ensemble fait penser avec stupéfaction aux succès passés de l'artiste... Allons ! laissons cela, et passons dans les salles où l'ordre alphabétique est conservé.

Nous nous arrêterons certainement devant les marines et les paysages d'André et d'Oswald Achenbach, et devant *Trebizonde au clair de lune*, et le *Soleil couchant à Soudac (côtes de Crimée)*, de M. Aïvasovski, — devant le tableau singulier et puissant de M. Alma-Tadema, élève de Leys : *Frédégonde et Prétézlat*.

Oh ! mesdemoiselles ! comme les étrangers font des progrès en peinture et comme ils tiennent une des meilleurs places à nos expositions ! Voyez, voici tout d'un coup, MM. Schreyer, Matejko, Achenbach, Aïvasovski, Alma-Tadema ! — et nous en rencontrerons bien d'autres.

Cela donnerait à penser, si l'on ne pouvait se dire en même temps que c'est l'élite seulement des œuvres étrangères qui arrive jusqu'à Paris, tandis que la France ouvre chaque année plus largement les portes de ses salons à la médiocrité.

Où allons-nous ? peut-on se demander plus d'une fois, au Salon de 1865. J'espère, mesdemoiselles, que nous allons à une révolution artistique vivement souhaitée depuis longtemps par tous ceux qui entendent les vrais intérêts de l'art : à l'admission pure et simple de tout ce qui se présentera au Salon. Ne vous récriez pas : pendant deux ou trois salons, nous verrons de mauvais tableaux, de tristes statues. — Que dis-je ? nous verrons ? Voici déjà deux ans que l'exposition des *refusés* nous montre à cet égard tout ce qui se peut voir de pis. — Eh bien ! le bon sens public sera juge, — et juge d'autant plus sérieux, — le jour où le respect de la chose jugée ne lui en imposera plus.

En effet, qu'arrive-t-il aujourd'hui ? C'est que le public n'ose que timidement dire son avis sur un tableau qu'il trouve mauvais : « Car après tout, se dit-il, ce tableau a été reçu par le jury, et les membres du jury s'y connaissent mieux que moi... Seulement je ne comprends pas. »

Le jour où le public, au contraire, saurait qu'il juge en première instance, il se permettrait une contenance plus affirmative. Ce qu'il ne comprendrait pas serait par là même éliminé de l'exposition, parce que les artistes se lasseraient d'affronter l'indifférence ou le mépris. — Or, mesdemoiselles,

voici un axiome que je ne crains pas d'avancer en sûreté de conscience : Toute œuvre d'art que le public — le vrai — celui qui se compose à la fois des gens instruits et des gens naïfs, — toute œuvre d'art, dis-je, que le public ne comprend pas est ou mauvaise ou imparfaite. Ne vous laissez pas persuader le contraire.

Il n'y a pas d'exposition des *refusés* cette année. — Je ne m'en plains pas, parce que je crois précisément que le jury a pris le parti de tout admettre, — autrement je m'en plaindrais, je réclamerais contre l'oubli de cette mesure due, il y a deux ans, à l'initiative impériale, et qui est bien la seule garantie efficace pour le public et les artistes, contre les erreurs, inadvertances, etc., du jury — aujourd'hui que l'art est devenu trop éclectique pour qu'il puisse être jugé d'après le critérium des règles connues.

Poursuivons notre promenade :

Voici de bons paysages de M. Appian et de MM. Baudit, Bellel et Allongé, de jolis tableaux de genre de M. Jean Aubert : nous nous arrêterons un instant devant le *Départ pour un Baptême*, à *Hinloopen*, et la *Femme du Pêcheur hollandais*, de M. Bisschop. Encore un étranger, mesdemoiselles, et qu'il est fort, ce Hollandais !

Regardez les paysages de M. Castan, de M. Chintreuil et de M. Blin, qui peignent bien les vastes solitudes. *L'Ecolier israélite*, de M^{me} Brown, et son beau portrait de madame L... en costume de madame de Maintenon ; d'assez jolis tableaux de genre de M. Castiglione. — Maintenant, passez vite ! voici M. Courbet qui nous montre J. Proudhon et sa famille. Ouf ! Mais chut ! taisons-nous devant un deuil. M. Courbet aurait bien dû avoir autant que nous le respect d'un récent veuvage.

Vous ne passerez pas sans le voir devant le joli tableau de genre religieux de M. Bauderon : *l'Emploi de la dime* ; la composition spirituelle et touchante a été inspirée par ce texte de l'Evangile : — « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. »

Au centre des moines ; d'un côté, les contadins apportant leurs offrandes ; de l'autre, la distribution des secours aux malades et aux pauvres ; tout cela est très-heureusement arrangé : les moines et les paysans ont du caractère, et les accessoires le relief convenable. En somme, du mouvement, de l'effet, de la lumière...

Mais arrêtons-nous surtout devant la *Communion des Apôtres*, de M. Delaunay, un tableau religieux comme on n'en a pas vu depuis longtemps — un vrai tableau religieux — qui sent les maîtres de la belle école italienne, et qui a tant de qualités, que longtemps, me disait M. Théophile Gautier, il a disputé la médaille d'honneur au portrait de l'Empereur, de Cabanel.

Comme tous les ans, vous resterez stupéfaites devant les merveilleux trompe-l'œil de M. Blaise Desgoffes : des étoffes, des marbres, des bijoux, des fruits si frappants qu'on croirait les toucher. Seulement, quant aux fruits, il semble qu'en les touchant on doit sentir une impression de froid, — comme s'ils étaient de marbre aussi.

Un *Froid sec*, de M. Droz, est un joli tableau, très-juste, vrai, amusant et bien touché. Les *Moines à l'étude*, de M. Gide, se font voir aussi, avec la même

franchise, la même simplicité, dans un autre sentiment. *La Perle noire*, de M. E. Hébert, nous prouve que ce peintre ne veut pas sortir des types maladifs et bizarres qu'il affectionne — et son *Banc de pierre*, qu'il sait autant que personne étudier les détails.

Voici *l'Absolution du péché véniel dans l'église Saint-Pierre de Rome*, par M. Heilbuth; puis les beaux paysages de M. Imer, que le jury a récompensés d'une médaille. Regardez, ici, les Meissonnier, *Un Alchimiste*, et les *Suites d'une querelle de jeu*, et tout à côté le spirituel tableau de M. Louis-Eugène Lambert : *Une Horloge qui avance*; je le crois bien qu'il avance, le malheureux coucou !... deux jeunes chats jouent avec les poids qui le régulent et se les renvoient comme des pelotons de laine!

Bons paysages de M. Lansyer et de M. Labor. — Bon portrait de M. G. Lefebvre, qui nous montrait récemment ailleurs un autre beau portrait de madame Mélanie Waldor, une muse dont l'illustration vous est assurément familière.

Mais je ne saurais trop vous recommander, mesdemoiselles, de regarder et d'étudier le beau tableau de M. Laugée, *Sainte Elisabeth de France lavant les pieds des pauvres au monastère de Longchamp*, dont elle était fondatrice. Comme ce tableau est lumineux ! mais aussi comme les groupes s'envolent ! comme il y a de l'air et du relief partout... c'est la magie du clair obscur, mesdemoiselles, le plus grand magicien qui soit en peinture !

Par ici, je veux vous arrêter, mesdemoiselles, et vous garder longtemps devant le tableau de *Nature morte*, de mademoiselle Berthe Morisot. Voilà un chaudron de cuivre, un pot de grès et je ne sais quels menus suffrages de cuisine qui sont traités de main de maître. Solidité, franchise, couleur, relief, tout y est. On dirait un Chardin ! Regardez, regardez longtemps ce tableau, et qu'il vous inspire de l'émulation, à vous toutes qui tenez un pinceau !

Je rencontre deux bons tableaux de genre de M. Patrois, qui semble maintenant, comme M. Alma-Tadema, un élève de Leys; deux autres de M. Tissot : le *Printemps*, et *Tentative d'enlèvement*. — Un joli portrait de Pérignon. — Un tableau violent : *Saint Sébastien martyr*, de M. Ribot, qu'on dirait âgé de deux siècles et issu du pinceau sauvage et puissant de José Ribeira, *l'Espagnole*, dont, par parenthèse, mesdemoiselles, je vous parlerai un de ces jours.

Reposez vos yeux sur les jolis bouquets de madame de Saint-Albin, qui reste toujours à la tête de nos peintres de fleurs; puis, revenez voir avec moi des *Courtiers et Paysans* dans le Wurtemberg, de M. Vautier, le bon portrait de Saint-Germain, du Vaudeville, cet artiste si complet et si fin, si délicat et si expressif, par M. Vienot.

L'Intérieur de cuisine, par M. Vollon, vaut presque la *Nature morte* de mademoiselle Berthe Morisot, et le *Bacchus enfant*, de la baronne de Weiler, est une charmante peinture que toutes vous aimeriez à copier. — La *Princesse du pays de la porcelaine*, de M. Whisler, devrait servir de pendant aux tableaux de M. Manet; — et la *Piazza delle Erbe*, à Vérone, autrement dit le *Marché aux Herbes de Vérone*, est

un des meilleurs tableaux du Salon, et un des plus réussis de l'artiste aimé que la France a pris à l'Angleterre : William Wyld.

M. Ziem nous montre toujours les belles *Vues de Venise*, que vous savez; — et M. Zo deux vues de l'Espagne : *Mendiants à la porte de la chapelle des Enfants-Trouvés*, à Cordoue, et la *Place Saint-Francisco*, à Séville, qui semblent avoir un cachet de nature et de couleur locale.

Maintenant, mesdemoiselles, avant de descendre au jardin, pour y voir la sculpture, il nous faut voir dans les salles de dessins la belle et vigoureuse étude de tête qui a valu la médaille à S. A. I. madame la princesse Mathilde. C'est une aquarelle aussi puissante de ton que ces aquarelles anglaises qui firent tant d'effet chez nous, lors de l'Exposition de 1855.

Dans ces mêmes salles vous verrez d'ailleurs bien d'autres ouvrages remarquables, et plusieurs sont signés de noms de femmes. Dans la salle des émaux et des miniatures, vous trouverez aussi des œuvres dignes de toute votre attention : peintures sur lave, inaltérables comme des émaux; émaux fins et réussis comme ceux de la renaissance. Et, si vos yeux se portent sur le panneau de cette salle qui longe le passage, parmi quelques photographies d'ouvrages exécutés pour les monuments publics, vous rencontrerez les photographies de quatre statues, des quatre vertus cardinales, destinées à la décoration du porche de l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement (à Paris, rue Saint-Louis au Marais), et signées du nom qui signe cet article et vos articles d'art en général depuis une dizaine d'années.

Nous voici maintenant au jardin, parmi le blanc peuple des statues : je n'oserais vous dire, mesdemoiselles, que cette année soit une année de triomphe pour la sculpture. Et cependant nous avons dans le *Petit Chanteur florentin*, de M. Paul Dubois, une œuvre exquise et qui a bien mérité en effet la médaille d'honneur.

Mais — une hirondelle ne fait pas le printemps, dit-on — peut-être les Expositions annuelles sont-elles moins favorables à la sculpture qu'à la peinture ? Voilà ce que se demandent quelques observateurs. On peut leur répondre, il est vrai, que la fréquence des Expositions n'oblige pas les sculpteurs à la fréquence de la production, et que tous ne sont pas obligés d'exposer tous les ans.

Quoi qu'il en soit, le salon de sculpture nous offre beaucoup d'œuvres estimables et peu d'œuvres hors ligne; — mais si nous devons constater chaque année, le talent des peintres étrangers, en remarquant la part de plus en plus importante qu'ils prennent à nos Salons, nous pouvons aussi reconnaître avec orgueil, que notre école française de sculpture surpasse de bien des coudées les écoles étrangères. Je reporte, à ce sujet, vos souvenirs à mes articles sur l'Exposition universelle de Londres.

En exceptant le *Petit Chanteur florentin*, qui est le roi de ce Salon, qui domine toutes les autres statues de ce « je ne sais quoi » qui est la flamme du génie, l'empreinte de la griffe du lion, voici des statues qui seraient, partout ailleurs que chez nous, des œuvres dignes de toute gloire et de toutes récompenses.

Le Laboureur, de M. Capellaro, figure d'un sentiment juste, simple et poétique, inspirée par ces vers des *Géorgiques* :

... Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc, leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille.

Le Semeur, de M. Chapu, est frère du *Laboureur*, de M. Capellaro, et semble être né aux mêmes rivages. Avec un degré d'élévation de moins, le *Messager*, de M. Chevalier, est encore une bonne figure.

Une statue que je recommande à votre attention particulière, mais qui n'a pas, au Salon, un succès d'enthousiasme, parce que les figures drapées y tiennent toujours un rang secondaire, ou plutôt ne sont appréciées que secondairement, devrais-je dire, c'est la *Méditation*, de M. Daumas. Peut-être eussé-je préféré donner à cette figure agenouillée sur un prie-Dieu le nom de « la prière » ou celui de « l'oraison. » Mais qu'importe ! Les noms que les artistes donnent à leurs ouvrages ne sont pas souvent ceux qui leur restent, et cette figure, dont le procédé Collas mettra pour sûr la réduction dans le commerce, et dont la place est marquée dans tous les oratoires, recevra nécessairement, du sentiment public, un titre plus précis, plus approprié que celui du livret.

L'Education de Bacchus, de M. Doublemard, se place au même rang que le *Laboureur*, le *Semeur*, le *Messager*. M. Doublemard est, de plus, l'auteur du monument du maréchal Sérurier, dont nous voyons le modèle exposé à l'une des extrémités du jardin, et dont l'inauguration a été le prétexte d'une si belle fête à Laon, il y a bientôt deux ans.

L'Aréthuse, de M. Ludovic Durand, serait encore un événement sculptural à Londres, à Vienne ou à Berlin ; et à Paris aurait eu la médaille sans doute, si un léger défaut de proportion dans les avant-bras, dont l'un est assurément plus long que l'autre, n'avait arrêté le jury. Je regrette néanmoins que cette figure ne soit pas l'objet d'une distinction, car elle a de la grâce et de la force, elle est d'un beau galbe, simple et ferme.

Le *Thésée enfant*, de M. Falguière, la *Science* et la *Jurisprudence*, de M. Gumery, sont, en des genres différents, d'excellentes figures : l'une, fine et heureuse étude de la nature, les autres, larges et nobles statues monumentales.

L'Aristophane, de M. Clément Moreau, a bien mérité la médaille, — comme le *Semeur*, de Chapu, comme le *Laboureur*, de Capellaro. — *L'Ange de la résurrection*, de M. Hippolyte Moreau, doit avoir

aussi sa mention parmi les figures honorables du Salon.

L'Alexandre le Grand, vainqueur du lion de Bazarie, de M. Dieudonné, le *Berger chaldéen*, de M. Robinet, le *Brennus*, de M. Taluet, comme le *Garro*, de M. Camille de Vercy, le *Berger Lycidas*, de M. Truphème, la *Devideuse*, de M. Salmson, l'*Hébé*, de M. Protheau, le *Petit Buveur*, de M. Moreau-Vauthier, la *Jeune fille jouant avec un chat*, de M. Plissonnier ; le *Premier pas*, de M. Mage, l'*Enfant et l'Escargot*, de M. Hasse, le *Joueur de toupie*, de M. Perrey ; *Agar dans le désert*, de M. Ch. Gauthier, forment avec les statues précédemment citées, le premier dessus du Salon de 1865. — Ajoutons, pour l'honneur de notre glorieuse école de sculpture, les seules — ou à peu près — que je voudrais voir exposées.

Ce n'est pas que je n'apprécie quelques statues d'hommes utiles qui figurent au Salon, et que je ne sois fier au point de vue de l'industrie nationale du Vercingétorix gigantesque que MM. Monduit et Béchet ont construit au repoussé avec des feuilles de cuivre, sur un modèle de M. Aimé Millet ; mais... mais les statues d'hommes utiles ressemblent à beaucoup d'autres que nous avons déjà vues, — et le Vercingétorix me semblerait mieux placé à une exposition de l'industrie qu'à une exposition des beaux-arts.

Les bustes, qui nous ont fourni les années précédentes de si beaux spécimens du talent hors ligne de nos sculpteurs portraitistes, sont peu dignes d'éloges cette année. Nous n'en avons aucun qui soit de premier ordre, — et nous en avons peu qui soient même de second. Encore, parmi ces derniers, trouverais-je plus de têtes d'étude que de portraits proprement dits. — Je citerai : le *Jeune faune*, de M. Pètre, la *Gorgone*, de Marcello, la *Folie*, de M. Le Bourg, et, voisine de ce buste de la *Folie*, une magnifique tête d'homme.

Les portraits sont ceux de M. E. B., par M. Iguel ; de Delacroix, par M. Carrier-Belleuse, qui a été moins heureux qu'à l'ordinaire en s'essayant à faire le portrait de l'Empereur ; de M. Trélat et de mademoiselle M. C., par mademoiselle Alice Grégoire ; de madame de L., par M. Plissonnier ; de Scribe et de Desbeuf, par mademoiselle Fanny Dubois-Davesne ; de M. Théotiste L., par M. Rubin.

Vous voyez que dans ce choix les noms de femmes brillent. Pourquoi pas ? Il y a quelques années, on croyait à peine qu'une femme pût faire de la sculpture ; et les premières qui se sont risquées ont été accueillies presque avec stupéfaction. — Aujourd'hui nous voyons des femmes faire des statues de six pieds et réussir à faire des bustes et, en ce genre, atteindre à une vraie supériorité.

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE.

CONSOLATIONS

PAR LE P. LEFÈVRE (1).

Le même auteur, si connu et si respecté à Paris, a publié, l'année passée (2), un livre sur la science de la mort; aujourd'hui, il nous donne la science de la vie, car pour vivre, il faut être consolé, puisque selon l'expression très-juste de Ducis : *Notre bonheur même n'est qu'un malheur plus ou moins consolé*. Toute existence a sa croix, connue ou cachée; ce sont les pertes inévitables, les parents, les amis qui nous précèdent au cercueil; la vie ressemble à ces chemins antiques qui étaient bordés de tombeaux; ce sont les pertes de fortune, l'insuccès, les espérances trompées, les plans déçus, les peines domestiques, les caractères opposés qui se font réciproquement souffrir, ce sont enfin les maladies qui affligent le corps et quelquefois découragent l'âme. Ces maux divers sont souvent sans remède, mais ils ne sont jamais sans consolation pour les cœurs qui possèdent la foi. C'est là ce que le P. Lefèvre a exposé dans ce livre nouveau; — les divines consolations qui, pour tous nos malheurs, découlent des promesses de la religion. Oh! que ce livre aura de lecteurs, qu'il essuiera de larmes, qu'il guérira de blessures! L'auteur y a versé son propre cœur si compatissant, et s'il est vrai qu'on ne puisse faire du bien aux hommes qu'en les aimant, cet ouvrage, inspiré par un cœur qui débordait de charité, sera aux âmes blessées le baume le plus salutaire.

Écrit avec beaucoup d'onction et de simplicité, cet excellent livre est à la portée de tous : l'esprit le plus simple le comprendra, l'esprit le plus étendu y trouvera matière à de profondes réflexions. Il est divisé en chapitres courts et substantiels, qui présentent les différentes consolations que la religion apporte aux souffrances humaines : — la Foi et l'Espérance avec leurs promesses immortelles — la Charité divine qui éclaire et réchauffe les âmes — la prière qui les élève — l'aumône qui console de ses propres peines par le bonheur donné à autrui — la confiance en Dieu qui préserve du désespoir — le souvenir des divines miséricordes, si doux pour les peines intérieures, celles qui naissent

d'une conscience inquiète et timorée — la conformité à la volonté de Dieu, qui nous élève au-dessus des choses passagères — la patience qui nous empêche de nous aigrir contre nos maux — le travail qui soulève le poids des heures, souvent si lourdes — la mort enfin, qui est le remède souverain des maux de la vie, le repos, la récompense et la joie infinie. Puis viennent pour les âmes vraiment unies à Dieu, d'autres consolations plus intimes et puisées dans les habitudes chrétiennes : — la confession — l'Eucharistie — la dévotion à la sainte Vierge. Tous ces chapitres, divers par les idées, se ressemblent par la suave douceur des sentiments et la simplicité du style.

Nos lectrices sont, en général, bien jeunes, elles n'ont pas encore souffert, mais, hélas ! les mauvais jours viendront trop vite, et nous leur indiquons ce bon livre, comme un ami fidèle et un consolateur plein de sagesse qui leur apprendra à ne pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

UN ÉPISODE DE LA TERREUR

Par M. ANATOLE DE SÉGUR.

Sans doute, après les longues persécutions de l'Église, les fidèles aimaient à se faire raconter le courage et la constance des martyrs, ils ne se lasaient pas de lire ces *Actes sincères* où revivaient la cruauté des bourreaux et la douceur des victimes; de même, nous, après soixante-dix ans écoulés, nous aimons encore les récits de la grande révolution, et ce ne sont pas les figures des triomphateurs, mais celles des victimes que nous recherchons.

Le petit volume que nous offre aujourd'hui M. A. de Ségur est consacré à la mémoire d'un de ces inconnus qui de l'échafaud sont allés au ciel. Il est difficile de lire des pensées plus chrétiennes, plus touchantes, plus sereines, que celles qui sont extraites des lettres de Barthélemy de la Roche; la condamnation de ce saint jeune homme, si parfaitement innocent et si parfaitement bon, fait naître l'indignation, mais sa mort n'attriste pas, car c'est celle d'un saint, d'un héros, d'un martyr.

Ce petit livre, fort intéressant à lire, serait aussi très-bon à répandre; il laisse une impression forti-

(1) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte, Paris. Très-beau volume. Prix : 6 fr.

(2) Voir : *Journal des Demoiselles*, 1864.

fiante, et il donne sur les prisons, au temps de la Terreur, les détails les plus précieux. (1).

PETIT MANUEL DE CUISINE

HYGIÈNE DE LA TABLE OU PROPRIÉTÉ DES ALIMENTS

PETIT MANUEL D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Par GILLET-DAMITTE.

Nous recommandons à nos lectrices chargées de la direction d'une maison, ces trois petites bro-

(1) Un volume in-18 : prix 50 centimes. Chez Bray, 20, rue Cassette, Paris.

chures, qui, faites avec beaucoup de soin, renferment de bons conseils pratiques qui conviennent à toutes les fortunes. Le *Manuel de Cuisine*, très-court, peut être mis entre les mains des servantes : il est d'un style clair et non surchargé de termes du métier. — Le petit traité d'hygiène sera utile à toutes les mères de famille, qui ont besoin de connaître les propriétés des aliments, afin d'offrir une nourriture salubre et convenable à ceux qui s'asseoient à leur table. Le troisième volume renferme des recettes et des indications diverses, et embrasse les branches multiples de l'économie domestique ; ces trois petits livres, modestes de prix et d'aspect, ont une utilité réelle et sont dignes de recommandation (1).

M. B.

(1) Chez Elérier, 55, quai des Grands-Augustins. Prix de chaque volume : 30 centimes.

LES MILLIONS DU GRAND-ONCLE

I



ARLEZ-MOI de la petite d'Ambreville. Voilà un bon parti !

— Je le crois bien ; six millions de fortune. Cela ne se rencontre pas tous les jours.

— Quelle chance ! s'éveiller ainsi un beau matin héritière d'un grand-oncle maternel, mort à la Jamaïque, et dont on n'avait jamais entendu parler. Elle n'a pas même été forcée de lui donner la plus petite larme de bienveillance !

— Le bonhomme a fait les choses sans condition.

— Sans condition, pas absolument. Mademoiselle Henriette d'Ambreville, pour entrer en possession de ses millions, est tenue, vous le savez, d'épouser avant sa vingt-deuxième année révolue, M. Emile Fargeau de Saint-Géry ; sinon, non. L'inexécution volontaire de cette clause équivaldrait, de sa part, à une répudiation de l'héritage.

— Oh ! oh ! mademoiselle d'Ambreville ne répudie rien. Elle n'a pas vingt ans, et M. Emile Fargeau arrive demain.

— Oui ? Est-ce bien sûr ? qui vous l'a dit ?

— M. Griffet, le tuteur même de mademoiselle d'Ambreville. Le futur descend chez lui.

— Il faut espérer que le jeune homme n'en sera

plus cette fois pour ses frais de voyage. La petite est si originale !

— Elle tient de son feu père. Tous ces savants sont de vrais ours. M. le commandant du génie d'Ambreville ne faisait pas exception à la règle.

— Mais quels motifs, je vous le demande un peu, ont pu induire l'oncle d'Amérique à se choisir pour petit-neveu posthume ce M. Fargeau de préférence au monde entier ?

— Anciennes relations, services rendus, vie sauvée sur mer, dit-on, par le grand-père de Fargeau au grand-oncle en question ; vieille dette de reconnaissance enfin, que celui-ci, au moment de mourir, et après informations prises en Europe, s'est imaginé de faire payer ainsi par la fille de sa nièce.

— Il y a vraiment des gens nés coiffés !

Tels étaient les propos qui, avec beaucoup d'autres de même espèce, remplissaient de leur bourdonnement affairé la petite ville de ...

Que faisait, cependant, la riche héritière dont les millions et le prochain mariage fournissaient si ample pâture aux conversations de tout un chef-lieu d'arrondissement ? Assise en face du fauteuil où tricotait mademoiselle Amaranthe, vieille tante infirme près de qui s'abritait sa jeunesse orpheline, elle lui lisait, à la clarté d'une petite lampe, quelques pages sublimes de philosophie chrétienne,

tombées de la plume du grand évêque de Meaux. Par moments elle s'arrêtait, saisie d'admiration, et toutes les deux se plongeaient en silence, la tante dans une suite de réflexions un peu somnolentes; la nièce dans la contemplation et la jouissance intérieure du vrai, du bien et du beau.

La soirée touchait à son terme. — La jeune fille ferma son livre et prit congé de mademoiselle Amaranthe, après l'avoir filialement embrassée.

« A demain ! » lui dit sa tante avec un sourire.

Henriette, retirée chez elle, alla s'accouder sur l'appui de sa fenêtre, et considéra longtemps le ciel — un beau ciel de septembre — tout illuminé d'étoiles. Puis, revenant près de sa table, elle rouvrit à la première page le livre qu'elle y avait posé, et y relut à demi-voix et lentement les lignes suivantes :

« Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de » tout le bien; et la source de tout le mal, est de » le mettre où il ne faut pas. »

Enfin, elle se coucha et s'endormit dans l'attente du lendemain.

II

Le jour suivant, mademoiselle Amaranthe d'Ambreville, étendue dans son grand fauteuil, prêtait une oreille distraite aux gammes savantes que les doigts de sa nièce faisaient courir sur le clavier du piano. Près d'elle, dans une corbeille garnie d'un coussin moelleux, un vieux bichon de la plus petite espèce dormait par contenance, mais levait à tout moment la tête, fort étonné de ne recevoir ni tendre regard, ni mot d'amitié de sa maîtresse. Au moindre bruit qui effleurait son tympan surexcité, mademoiselle Amaranthe se redressait, comme poussée par la brusque détente d'un ressort.

« C'est M. Griffet ! » s'exclamait-elle à demi-voix.

Ce n'était pas M. Griffet. Mademoiselle Amaranthe s'affaissait languissamment sur son fauteuil.

Maintes déceptions du même genre s'étaient succédées dans la matinée, quand la porte du salon s'ouvrit enfin pour laisser entrer — non point encore M. Griffet — mais un jeune homme à la mise sévère, au teint brun, à la physionomie sérieuse, quoique douce. Le vieux bichon sauta de sa corbeille aussi légèrement qu'il put, et courut, avec de petits jappements de bienvenue, au-devant du visiteur.

« Ah ! cher docteur ! dit mademoiselle Amaranthe, la figure tout épanouie, Bibi vous reçoit en ami; il a raison. Vous venez bien à propos. Je me sens mal à l'aise; j'éprouve des frissons, des palpitations; je crains d'avoir la fièvre. Cela ne serait-il pas malheureux ? »

Le jeune médecin consulta le pouls de sa malade et sourit.

« Me direz-vous ce que j'ai ? Pas de nom grec, surtout ! »

— Le nom, comme la chose, est très-français, madame.

— Qu'est-ce ?

— Impatience. Ce mot provient d'une émotion prochaine et dont vous faites à l'avance la répétition en vous-même.

— Docteur, docteur, voilà bien votre système or-

dinaire. Vous cherchez toujours dans le moral de vos malades la cause première, ou tout au moins aggravante de leurs maux. Mais vous devinez juste. Oui, je suis émue, et, qui plus est, je le suis pour deux. La tranquillité de cette petite fille m'agace les nerfs. On dirait vraiment que c'est moi qui deviens millionnaire, moi qu'on marie ! »

Mademoiselle Amaranthe se rejeta dans son fauteuil d'un air boudeur, puis se prit à rire.

« Voyez, dit-elle, si j'obtiendrais le moindre compliment pour mes douze lustres ! Que la jeunesse d'aujourd'hui est malapprise ! En vous repassant l'an dernier sa clientèle, mon cher monsieur Francis, votre pauvre père aurait bien dû vous repasser aussi quelque peu de cette ancienne galanterie française, dont il était, avec M. Griffet, le dernier type qui restât dans tout l'arrondissement.

— Est-il toujours aussi souffrant, ce bon docteur Vertbois ? demanda Henriette d'un ton d'affectueux intérêt. N'existe-t-il aucun soulagement possible à ses infirmités ?

— Un seul, mademoiselle : la résignation.

— Sans compter les soins de son fils, reprit mademoiselle Amaranthe en regardant le jeune docteur d'un air attendri. Eh bien ! vous me laissez là ? vous ne m'ordonnez rien ?

— Rien pour aujourd'hui... sauf toutes les impressions agréables que je vous souhaite. »

Sur le seuil de la rue, Francis Vertbois rencontra M. Griffet en grande tenue, l'air grave, le maintien solennel, comme s'il était encore en pleines fonctions du notariat, que le digne homme avait depuis peu quitté, après l'avoir honorablement exercé durant quarante années.

« M. Fargeau est arrivé, dit en appuyant sur chaque syllabe le tuteur de mademoiselle d'Ambreville. Je viens prendre l'heure de notre héritière et de sa tante pour le leur présenter. Ah çà ! docteur, grand festin chez moi, vous le savez. Le président, le sous-préfet, toutes les notabilités de la ville, toute la fleur de notre jeunesse en sont; c'est vous rappeler que je compte sur vous. »

III

La présentation officielle de M. Émile Fargeau de Saint-Géry à mademoiselle Henriette d'Ambreville, se fit avec tout le décorum convenable. Elle ne fut marquée par aucune circonstance importante, si ce n'est la conduite blâmable et tout à fait incompréhensible de Bibi. Bibi, si gracieux tout à l'heure pour Francis Vertbois, éclata, de sa petite voix cassée, à l'aspect du nouveau venu, en aboiements de fureur, lui sauta aux jambes et lui mordit les talons. Les réprimandes, les instances de sa maîtresse, et enfin un coup de pied furtif, reçu par représailles de celui qu'il accueillait si hostilement, eurent peine à faire lâcher prise à l'enragé bichon. Encore alla-t-il se cantonner sous une chaise, où il continua de grogner sourdement, en manière de protestation contre la présence de l'intrus qu'on admettait malgré lui dans le salon.

L'entrevue terminée, mademoiselle Amaranthe se renversa pâmée dans son fauteuil.

« Catherine ! Catherine ! » cria-t-elle d'une voix étranglée.

La forte Catherine, à la face rouge, aux bras virils, accourut tout épouvantée.

« Vite, ma fille, ouvrez portes et fenêtres. Il y a ici une odeur de tabac qui suffoque. Mon flacon, Henriette, je te prie. Voilà ce qui aura irrité les nerfs de Bibi. Ah ! mon Dieu ! j'ai cru en mourir.

— Pardi ! observa Catherine, ce n'est pas étonnant. De là-haut je regardais venir M. Fargeau. Il marchait tout le long de la rue, derrière M. Griffet, le cigare en gueule. »

Catherine, grosse paysanne des environs, ne se piquait pas précisément de beau langage.

« Il ne l'a jeté, continua-t-elle, qu'après que j'ai eu ouvert la porte, et bien à contre-cœur encore, vu que le cigare n'était qu'à demi brûlé. Même que M. Griffet n'avait pas l'air content. « Entrer comme ça chez des dames ! » machonnait-il entre ses dents.

— Il a raison. Allons, Henriette, ce sera ton affaire de corriger ton mari de ce vilain défaut. Il est du reste fort bien, M. Fargeau. Tournure élégante, physique agréable, manières dégagées — un peu trop même. Somme toute, ma petite, je te fais mon compliment ; tu pouvais plus mal tomber. Mais croirait-on que ce garçon-là n'a que vingt-cinq ans ? On lui en donnerait trente-six, et pour le moins encore !

— Eh bien ! disait M. Griffet à son hôte, qu'en pensez-vous ? Ma pupille n'est-elle pas charmante ?

— Oui, pas mal. Ah ça ! mon cher monsieur, j'espère que vous n'allez pas me tenir ici le bec dans l'eau in eternum ? Je ne serais pas fâché, je vous l'avoue, d'entrer en connaissance, le plus tôt possible, avec mes millions.

— Vos millions, vos millions !... Sous le vent, s'il vous plait, monsieur ! votre tabac m'incommode... Les millions de mademoiselle d'Ambreville, voulez-vous dire ?

— Cela revient au même. Ne pourrions-nous pas causer un peu d'affaires sérieuses ?

— Je suis à vos ordres quand il vous plaira. Cependant, pour aujourd'hui, si vous le permettez, nous dirons : A demain les affaires, et ne songeons qu'à dîner.

— Soit. J'acquiesce à la proposition, surtout si votre cordon bleu est, comme je le suppose, aussi habile qu'il est laid, et possède autant de talents que d'années. »

Le dîner fut excellent. La vieille Marguerite, le cordon bleu, se surpassa. La cave de M. Griffet, non moins âgée, soutint dignement la renommée dont elle jouissait dans le pays. Émile Fargeau y fit largement honneur, et tint la parole sans relâche. Il passa en revue, pour l'instruction des convives, tous les acteurs, toutes les pièces et tous les lazzi des petits théâtres de Paris. Les jeunes rirent prodigieusement. Les vieux essayèrent de mettre sur le tapis quelques questions plus graves ; mais la tentative échoua.

M. Griffet, ayant cité par hasard deux vers d'Horace, faillit pourtant soulever une discussion littéraire. Émile Fargeau en prit occasion de traiter toute l'antiquité, à commencer par Homère, qu'il déclarait fièrement n'avoir jamais lu, avec un sans-
açon à faire ressusciter madame Dacier de colère.

Les vieux se turent les premiers, ce qui mit fin à la contestation. Tout alla bien jusqu'au café.

« Cher monsieur Griffet, ne faites-vous pas circuler les cigares ? demanda Émile Fargeau.

— Non, monsieur.

— O mon cher monsieur ! est-il possible de rester ainsi étranger au plus grand progrès du dix-neuvième siècle ? »

Malgré le ton badin de la réplique, un nuage très-épais de mauvaise humeur flottait sur les traits d'Émile Fargeau. Depuis cinq minutes il ne disait plus rien, quand un membre du jeune barreau de **, mieux fourni jusqu'à nouvel ordre de barbe que de clients, s'approcha en clignant de l'œil, et dit à demi-voix :

« Êtes-vous de l'insurrection ? Retraite au Mont-Sacré, et bonsoir au sénat ! »

Émile Fargeau, sans saisir l'allusion historique, comprit la proposition. La jeunesse opéra une sortie en masse.

« Holà, notre Esculape ! cria le chef de la bande joyeuse à Francis Verbois qui s'éloignait. Je crois que vous désertez ?

— J'ai un malade à voir.

— Bon, bon ! Le malade n'a que faire de votre visa pour filer dans l'autre monde. On n'est pas difficile là-bas sur l'article des passe-ports. »

Le docteur se perdit dans une ruelle noire, humide et puante.

« Niais, va ! ricana l'orateur avec un haussement d'épaules. C'est bien en pareil quartier que tu as chance de rencontrer dame Fortune. »

Deux heures du matin sonnaient quand Émile Fargeau rentra. Le vieux domestique Jean, resté seul debout dans la maison pour l'attendre, lui ouvrit d'un air rechigné, et le suivit de l'œil, tandis que le jeune homme montait l'escalier en fredonnant, et laissant sur sa trace, non, comme les divinités antiques, un parfum d'ambrosie, mais une forte odeur de punch et de tabac.

« Ce godelureau ! grommela le vieux serviteur. Ça vous met toute une maison sens dessus dessous, et ça ne vous dirait pas seulement : Fâché de la la peine ! »

IV

A l'observation du vieux Jean, voici ce qu'on aurait pu répondre :

Émile Fargeau était entré en cette vie avec une disposition très accentuée à l'égoïsme brutal. Les soins d'une mère faible avaient pris à tâche d'en développer en lui le germe inné, et de parfaire l'œuvre de la nature. Toutes les notions morales et scientifiques dont le jeune Émile, enfant précoce, était imbu dès l'âge de dix ans, peuvent se formuler ainsi :

1° Le monde et tout ce qu'il renferme, choses, bêtes ou gens, n'ont qu'une seule loi : le bon plaisir d'Émile Fargeau ;

2° Il n'y a qu'un seul verbe dans la langue française : s'amuser !

A l'éducation domestique ainsi entendue, succéda l'éducation du collège. Les fruits utiles ou agréables qu'Émile Fargeau, jeune homme de dix-huit ans, avait retirés de cette seconde culture, sur un

terrain si bien préparé, peuvent à leur tour s'ennuier de la manière suivante :

1° Le droit d'affirmer ou de nier toutes choses, d'un ton tranchant et absolu ;

2° Quelques principes de logique, de mathématiques, de physique et de chimie, d'où découlait ce droit ;

3° L'honneur d'avoir, en tout temps et en tout lieu, déclaré guerre à mort aux pions ;

4° Celui de s'être fait chasser successivement pour cause de rébellion et d'inconduite, de deux institutions différentes.

Dieu ! que c'était amusant !

En troisième lieu, vint l'éducation du monde. Elle ne fit que compléter, par une pratique plus large, ce que les deux autres avaient ébauché.

Emile Fargeau, né dans la finance, se croyait riche. Son père mourut, et ne laissa qu'une succession embarrasée, jetée en pâture aux créanciers et aux gens d'affaires. De cette curée générale, la veuve parvint pourtant à retirer quelques débris de sa fortune personnelle. Ils auraient plus que suffi à la faire vivre honorablement, elle et son fils, si ce fils eût exercé n'importe quelle profession libérale. Mais Emile Fargeau courait une autre carrière. Le cigare aux lèvres, il menait, sur les boulevards de Paris et ailleurs, la vie d'homme de loisir ; jouissait d'une certaine notoriété dans les hôtels d'outre-Rhin, et à son nom de famille ajoutait celui de *Saint-Géry*, son lieu de naissance, ce qui faisait très-bon effet sur ses cartes de visite, et le distinguait de tous les Fargeau existant sur terre.

Cependant, la pauvre mère, retirée seule dans un petit appartement, vivait de privations de tout genre, afin de ne rien retrancher aux amusements de son fils. Un beau jour, elle atteignit le terme des misères terrestres, avec la conviction consolante que ce fils chéri s'amusait en effet beaucoup, mais avec l'inquiétude assez bien fondée de savoir s'il pourrait encore s'amuser longtemps.

Il y aurait exagération à dire qu'Emile Fargeau ne pleura point sa mère. Quelque desséché que soit un cœur d'homme, il est impossible que la mort d'une mère n'en fasse pas jaillir quelques larmes. Mais comme les larmes ne servent pas à grand-chose, et que la douleur n'a rien de fort amusant, il s'empressa, en vrai sage qu'il était, de s'en distraire, et partit pour Hombourg.

C'est là que le détérèrent les exécuteurs testamentaires du grand-oncle de mademoiselle d'Ambreville. A la nouvelle qu'ils lui annoncèrent, il pensa devenir fou ; mais, sans perdre un moment, il accourut à **, et formula de vive voix à M. Griffet, l'assentiment cordial qu'il donnait pour sa part aux volontés du grand-oncle, ainsi que son vif désir d'en hâter l'exécution.

Henriette d'Ambreville venait de perdre son père. Toute à son deuil, elle refusa de voir M. Emile Fargeau, et le fit prier honnêtement, mais fermement, de remettre sa visite à un temps plus éloigné.

Il insista ; ce fut en vain. M. Griffet trouva le refus de sa pupille conforme aux bienséances, et engagea le voyageur à reprendre provisoirement la route de Paris, lui promettant d'user de son influence pour que mademoiselle d'Ambreville con-

sentit le plus tôt possible à l'agrée comme futur mari.

Deux années s'étaient écoulées depuis lors, et, chaque fois que M. Griffet, secondé par mademoiselle Amaranthe, avait essayé de traiter la question avec Henriette, celle-ci s'était contentée de répondre :

« Rien ne presse. »

M. Griffet montrait en toute occasion trop de déférence aux dames, pour insister outre mesure auprès de la jeune héritière, et la chose en restait là.

Mais si rien ne pressait Henriette d'Ambreville, il n'en était pas de même d'Emile Fargeau. Mille bonnes raisons lui faisaient trouver l'attente beaucoup trop longue. Il écrivit à M. Griffet. M. Griffet, toujours appuyé de mademoiselle Amaranthe, parla de nouveau à Henriette. Ils frappèrent les grands coups d'éloquence ; ils lui représentèrent l'abandon qui la menaçait si la mort venait à lui enlever cette tante valétudinaire, dont la vie ne tenait qu'à un fil ; la nécessité de se placer au plus tôt, orpheline qu'elle était, sous la protection d'un mari ; le devoir de prendre position dans le monde, etc.

Henriette tourna sur sa tante un œil humide, et dit à M. Griffet d'un ton soumis :

« Je m'en rapporte à vous, monsieur ; faites ce que vous jugez convenable. »

V

Durant plusieurs jours de suite, Emile Fargeau vit toute la société de ** graviter autour de lui, par un mouvement de curiosité générale, au centre duquel il trônait gravement, dans l'éclatante majesté d'un homme six fois millionnaire.

Cela le divertit.

Madame la sous-préfète donna un bal expressément à l'intention du jeune couple. Toute la ville, que dis-je ? tout l'arrondissement y fut. Henriette mit en avant d'excellents prétextes pour n'y point paraître. Madame la sous-préfète ne voulut entendre à rien.

« Votre tante ne peut vous accompagner, dit-elle, c'est clair. Mais moi-même je vous servirai de chaperon, ma belle. Vous serez là comme ma fille ; — comme ma sœur cadette, veux-je dire. »

Madame la sous-préfète n'avait pas quarante ans.

Henriette se mit, en soupirant, à rafraîchir une pauvre petite robe blanche qu'elle avait portée jadis, du vivant de sa mère, à un bal de jeunes filles, — le seul bal auquel elle eût encore assisté. Mais la veille du jour redouté, les souffrances de mademoiselle Amaranthe redoublèrent de manière à causer une inquiétude véritable à sa nièce, et donnèrent lieu, de la part d'Henriette, à de nouvelles excuses que madame la sous-préfète fut cette fois obligée d'accepter.

Il fallut donc se contenter de M. Emile Fargeau. C'était, à vrai dire, la pièce capitale de l'exhibition. M. Emile Fargeau se montra bon prince. Il se promena la tête haute dans tout le bal, et se laissa voir, admirer ou envier par tous les assistants. Quand il en eut assez, il alla visiter le buffet, se bourra de quelques tranches de foie gras, se réconforta de quelques rasades de champagne ; puis après avoir constaté que madame la sous-préfète n'avait pas eu la bonne idée d'établir un fumoir dans le

moindre petit coin de son hôtel, il prit en pitié ce défaut de savoir-vivre, et fit une nouvelle retraite au Mont-Sacré, chez le jeune avocat barbu, son admirateur enthousiaste et son partisan le plus déclaré.

Le lendemain, quelques amies vinrent voir Henriette.

« M. de Saint-Géry, lui dirent-elles en pinçant les lèvres, s'est montré hier soir votre bien féal chevalier. De ce que vous n'étiez pas au bal, il n'a voulu danser avec personne. »

Henriette ne répondit que par un sourire singulier.

Mademoiselle Amaranthe bientôt se trouva mieux, grâce aux soins assidus de sa nièce, et aux ordonnances de Francis Verbois. M. Emile Fargeau reçut, par l'intermédiaire de M. Griffet, l'avis qu'il pouvait reprendre, chez la tante de sa future, ses visites momentanément interrompues.

Un matin, la malade, étendue dans son fauteuil, et tête à tête avec son docteur, lui demanda tout à coup, après un long silence :

« M. Francis, vous qui avez vécu plusieurs années à Paris, dites-moi donc, tous les jeunes gens d'aujourd'hui ressemblent-ils à M. Emile Fargeau ? »

— J'ai peu fréquenté le monde, madame. Je n'étais pas à Paris pour mon plaisir.

— Oui, je sais que vous y meniez une vie exemplaire, toute à l'étude et à la science. Mais enfin, vous en avez assez vu pour me dire...

— Quelques-uns lui ressemblent, je crois, mais heureusement pas tous. »

Mademoiselle Amaranthe le regarda en face.

« Heureusement ? dit-elle avec un léger sourire. — Pardon, madame, ce mot m'est échappé. Je suis enchanté que mademoiselle d'Ambreville ne l'ait pas entendu, et je vous prie de l'oublier. »

Le docteur prit son chapeau. Mademoiselle Amaranthe secoua doucement la tête.

« Pas tous, reprit-elle... Tant mieux pour eux ! »

VI

Au même moment, Emile Fargeau, le cigare en bouche, les mains enfoncées dans les poches de sa robe de chambre, les pieds dans ses pantoufles, venait s'asseoir près de M. Griffet, qui travaillait à son bureau, en habit noir et en cravate blanche.

« Mon cher monsieur, dit-il, puis-je vous adresser une question ? »

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Voilà huit jours pleins que j'habite votre aimable ville de "... J'en ai vu défiler devant moi tous les visages mâles et femelles ; je sais par cœur tous les airs à porter le diable en terre dont votre insupportable carillon me régale les oreilles de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure : je crois ainsi en avoir épuisé tous les amusements. Maintenant, auriez-vous la bonté de me dire pourquoi j'y suis, et ce que j'y fais ? »

— Vous y faites connaissance avec votre future.

Votre voyage n'avait pas, je pense, d'autre but. »

Emile Fargeau haussa les épaules.

« La connaissance est faite, archifaite. D'ailleurs, elle était inutile. Nous pouvions très-bien nous marier à la manière des têtes couronnées, sans nous être jamais vus. Mademoiselle d'Ambreville fut-elle la fée Carabosse en personne, Emile Fargeau fut-il le second tome de Quasimodo, en serions-nous moins tenus de marcher ensemble à l'autel, ancien style ? Il y a deux ans que la chose devrait être finie, et qu'elle traîne inutilement. C'est absurde ! »

— Votre observation ne manque pas de justesse, quoique formulée en termes peu convenables. Ce soir je parlerai à mademoiselle Amaranthe. »

Le lendemain, à la même heure, et dans le même accoutrement, le futur millionnaire était assis auprès du bureau de M. Griffet. Il apprît de lui que mademoiselle d'Ambreville, avec l'approbation de sa tante, ne trouvait pas qu'il y eût encore lieu de fixer l'époque définitive de son mariage avec M. Emile Fargeau.

Emile Fargeau frappa du pied dans un transport de colère.

« Grimaces ! comédie ! s'écria-t-il. Invention ridicule de cette vieille, j'en suis sûr. Oh ! je vois ce que c'est. Vieille fille, vieille folle, cela va de soi-même. On ne me trouve pas un Céladon assez languoureux. On veut me plier au joug féminin, m'obliger à faire une cour en règle durant des mois, durant des années, avec accompagnement, sans doute, de bouquets quotidiens, de singeries galantes pour les dames, de petits soins au bichon. Merci ! je ne suis pas leur homme, et nous ne sommes pas à l'hôtel de Rambouillet. »

Emile Fargeau n'aurait pu dire au juste ce que c'était que l'hôtel de Rambouillet ; mais il avait vu cette citation dans quelques romans du jour.

Il allait et venait, furieux, dans le cabinet de M. Griffet.

« Voyons, monsieur ! dit-il en s'arrêtant brusquement devant lui ; vous êtes tuteur pour quelque chose, peut-être ? Interposez donc votre autorité pour mettre fin, une bonne fois, à toutes ces sottises malices de femmes ! »

— Quand mon autorité de tuteur me donnerait le droit de contraindre sur un point quelconque les sentiments de mademoiselle d'Ambreville, je n'en userais pas, monsieur. C'est à vous de chercher le moyen de la persuader. »

M. Griffet se mit à feuilleter des papiers. Emile Fargeau comprima comme il put son dépit.

« Hé bien ! reprit-il, transigeons. Je consens à bâiller encore ici une huitaine, mais pas plus. Ce terme expiré, nous dressons le contrat, et nous célébrons le mariage, puisque mariage il y a. Voilà mon ultimatum. D'ici là, mon cher monsieur, j'espère que vous aurez fait entendre raison à votre pupille, — si toutefois raison et femme ont jamais logé à la même enseigne. »

APRÉLIE UREAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

L'INFAMIE CHEZ LES MASSALIOTES



NOTRE pays n'a pas toujours présenté cette unité de mœurs et de lois qui le distingue aujourd'hui; primitivement les différentes parties de ce beau sol avaient des nationalités très-distinctes, et l'on trouvait quelquefois entre les populations qui forment aujourd'hui la France, des différences de mœurs, de coutumes et de législations aussi prononcées peut-être que celles qui existent aujourd'hui entre des contrées les plus étrangères les unes aux autres. Certaines villes de nos contrées du midi, entre autres, ont longtemps conservé l'influence des lois romaines, et Marseille, l'antique colonie phocéenne, se distinguait, d'une manière plus originale encore, des autres villes du littoral gaulois.

Pour ce qui est des anciens Massaliotes, nous croyons qu'ils reconnaîtraient difficilement des concitoyens dans leurs successeurs d'aujourd'hui; et, quelle que soit la prospérité de la nouvelle cité, elle n'inspirerait plus à Cicéron le même genre d'admiration qui lui faisait dire : « Massalie, république admirable, qu'il est plus facile de louer que d'imiter! »

Cependant, peut-être pourrait-on retrouver dans la population de la ville actuelle quelques traits assez caractéristiques de ses mœurs à diverses époques; et, sous plus d'un rapport, les traces matérielles des siècles ont plus entièrement disparu que certaines traditions morales chez ces descendants de la Grèce antique. Ce n'est pas sans raison que cette ville est appelée la reine de la Méditerranée; elle y règne par sa beauté et par sa richesse, par l'immense commerce qu'elle déploie, aussi bien que par l'irrésistible attrait de son ciel. Mais de longs siècles nous séparent de la fondation de cette ville — 600 ans avant Jésus-Christ — devenue célèbre dès son origine par la sagesse de son gouvernement.

L'antique Massalie, comme on se plaît à la nommer encore, avait une législation à part, et conserva longtemps la pureté des mœurs qu'y avaient introduite ses fondateurs. Rome l'admirait, et nous avons dit que Cicéron trouvait qu'il était plus facile de la louer que de l'imiter.

Cette législation si sage de Massalie infligeait deux peines graves dont le caractère nous a frappé, et que nous allons essayer de retracer; ces peines étaient l'infamie et la mort; mais grâce au caractère de modération qui distinguait les magistrats massaliotes, cette dernière peine était si rarement appliquée, que depuis la fondation de la ville, le glaive qui ser-

vait à l'exécution des criminels était rongé de rouille et hors de service.

On rapporte que, deux cents ans avant notre ère, à l'époque de la seconde guerre punique, cette simple désignation : *mœurs de Massalie*, était proverbiale à Rome pour exprimer l'idéal de la gravité, de la fidélité, de l'honnêteté. Quant à la peine de l'infamie, l'exemple en était moins rare, mais les conséquences en étaient affreuses. Cette peine, qui frappait particulièrement les magistrats prévaricateurs, était une espèce d'excommunication politique et civile, qui entraînait la confiscation des biens et la dégradation de la noblesse et des honneurs publics. Dans certains cas, la tache de cette condamnation pouvait être effacée, mais tant que durait la proscription qu'elle imposait, la misère et l'opprobre entouraient le coupable, que la loi livrait aux insultes de la populace.

Il y avait dans cette liberté accordée à la foule d'insulter le condamné, une sorte d'analogie avec le jugement que l'on exerçait sur les morts en Egypte, et auquel les rois eux-mêmes étaient soumis : mais chez les Egyptiens, la solennité de la mort prêtait un caractère de grandeur à ce jugement, qui paraissait être une sorte d'anticipation du jugement suprême; tandis que l'abjection où tombait le Massaliote condamné à la peine de l'infamie n'avait point de bornes. Dès qu'un homme avait été déclaré infâme par le conseil suprême des six cents *timoukhes* (1), la dégradation la plus abjecte était le partage du condamné, que la perte de ses biens réduisait à la mendicité. Sa famille avait le droit de le renier, l'homme le plus vil pouvait impunément l'insulter.

Cependant, malgré la sévérité de cette excommunication sociale, la loi qui frappait si impitoyablement le coupable, ne lui interdisait pas le droit d'asile lorsque l'amitié triomphait en sa faveur du mépris public où il était tombé. On sait que le sentiment de l'amitié était si vénéré chez les anciens, que certaines législations grecques frappaient de réprobation l'homme qui n'avait point d'amis; on pensait que celui qui n'est aimé de personne doit être un méchant homme ou un mauvais citoyen.

Le grec Lucien rapporte, sous forme d'épisode d'un voyage en Italie, une anecdote qui fait bien ressortir le caractère de cette peine.

Ménécrate, l'un des plus illustres notables de Massalie, était connu dans la cité phocéenne comme un

(1) Magistrats à vie, et qui ne pouvaient être choisis que dans les familles possédant un revenu déterminé.

homme d'une haute probité, mais dont la bonté dégenérait parfois en partialité, lorsque le premier mouvement d'un cœur trop compatissant l'emportait chez lui sur l'intègre sévérité du juge. Il arriva que Ménécrate fut accusé d'avoir rendu une sentence inique; et, dans cette circonstance, la faiblesse du magistrat avait eu les plus graves résultats. Déclaré *infâme*, l'infortuné Ménécrate dut subir la dégradation et être dépouillé de ses biens. Dès que la sentence fut prononcée, il se vit dans l'horrible nécessité de traverser la foule impatiente, qui s'était placée sur son chemin pour lui jeter l'insulte. La prison eût été un asile, mais le jugement qui venait de le dévouer au mépris de ses concitoyens ne lui laissait d'autre ressource que la mendicité la plus dégradante. L'excès de bonté du condamné ne le sauva pas de l'outrage. Quelques instants auparavant, Ménécrate était riche et puissant, nul n'aurait osé l'insulter; mais maintenant la foule le poursuivait de ses huées.

D'abord ce fut un voisin dont l'habitation modeste se trouvait éclipsée par la splendeur de celle de Ménécrate. Ce voisin insista sur le caractère de la condamnation qui venait de frapper le coupable, pour démontrer à quel point Ménécrate avait abusé de la liberté et des droits que lui conférait sa charge, pour braver l'usage et les lois mêmes de la république. « Tu te croyais si grand, Ménécrate, disait l'envieux, que les habitations ordinaires de tes concitoyens te semblaient trop mesquines pour abriter ton mérite; il te fallait du marbre pour soutenir le portique dont tu jugeais à propos d'entourer ta maison; ce luxe, réservé seulement pour nos édifices, n'arrêtait point ton insolence, mais tu as toujours aimé à dominer tes semblables. » Ménécrate sourit dans son cœur en songeant que, du moins, des reproches plus sérieux ne lui étaient point adressés; mais au même instant, une voix nouvelle se fit entendre : c'était celle d'un homme de médiocre aisance, dont la fille, belle comme Diane, sage et savante comme Minerve, languissait dans la pauvreté et dans l'oubli où la réduisait sa condition de fille sans dot. Le père avait plus d'une fois envié un peu du superflu du riche Ménécrate, dont la fille, d'une grande laideur, était destinée cependant à un brillant avenir.

— « Enfin, justice est faite, s'écria le père jaloux, et les dieux ont permis que l'on pût châtier ton insolente présomption, Ménécrate; ma belle Euxène ne se verra plus obligée de céder le pas à ton horrible Cydimaché, à laquelle tu accordais tous les honneurs dans nos cérémonies publiques, et dont nul ne te paraissait digne d'aspirer à la main osseuse. » Ce dernier reproche n'était qu'un amer sarcasme, car à peine, au temps de sa prospérité, Ménécrate avait-il espéré de faire épouser à sa fille quelque homme bien né, quoique pauvre, tant elle était hideuse à voir. — « Mais désormais, ajouta son inexorable ennemi, leur mérite sera pesé sans compensation. » Le père de la belle Euxène ne se lassait point, mais Ménécrate n'entendait plus rien; au seul nom de sa fille, au souvenir de ses tristes infirmités, le plus sombre désespoir s'était emparé du malheureux père, qui envisageait avec horreur cette ruine dans laquelle il entraînait avec lui cette fille si fatalement disgraciée des dieux. Il doubla le pas par un effort désespéré, et parvint bientôt au seuil de sa maison,

dont une loi sévère allait l'expulser. Il se dirigea en silence vers l'appartement de sa fille, situé à l'étage supérieur, comme dans toutes les maisons grecques, où l'appartement des femmes occupait toujours le lieu le plus retiré et le plus discret du logis. Cydimaché, disgracieusement assise dans un coin de son splendide réduit, et couverte des plus riches parures, était occupée à broder d'or un manteau de pourpre destiné à son père.

Ménécrate s'arrêta sur le seuil, et contempla pendant quelques instants la triste et chère créature qu'il avait devant les yeux; mais le courage lui manqua, et il ne put, dans ce premier moment, se déterminer à révéler à sa fille l'affreuse vérité. Il s'assit près du foyer, se couvrit la tête de cendres et demeura dans l'attitude d'une profonde douleur. Cydimaché, remplie d'un funeste pressentiment à ce spectacle si nouveau pour elle, s'élança vers son père, s'agenouilla à ses pieds, et le supplia de lui apprendre à quelles épreuves les dieux les avaient condamnés.

A cette voix, Ménécrate releva la tête et découvrit enfin à sa fille toute l'étendue de leur misère...

« Dans quelques instants, ajouta Ménécrate, il nous faudra quitter cette demeure où je t'ai vue naître, ma fille, si nous ne voulons en être chassés honteusement. »

Les anciens ne connaissaient d'autre résignation que celle que leur dictait, dans certains cas, un froid et orgueilleux stoïcisme; or, Ménécrate n'était pas philosophe, Cydimaché encore moins, et ils s'abandonnèrent tous deux aux témoignages de la plus vive douleur. Ils se tordaient les mains, déchiraient leurs vêtements et laissaient échapper leurs sanglots sans chercher à en modérer l'explosion. Cependant des pas se firent entendre dans la maison devenue déserte, car les esclaves s'en étaient éloignés déjà; et les deux infortunés se doutèrent que l'instinct du départ était arrivé. Aussi la surprise de Ménécrate fut grande, lorsqu'il vit entrer le jeune et beau Zénothémis, l'un des plus opulents citoyens de Massalie.

Le fidèle Zénothémis aborda son ami avec son affectueuse et ordinaire cordialité; et, lui ouvrant les bras : — « Ne perds pas courage, lui dit-il; tu as été l'ami de mon père, tu es le mien. Jamais le nécessaire ne te manquera, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. » Puis, le prenant par la main, il le conduisit dans sa maison.

La moitié de cette riche demeure fut offerte à Ménécrate, qui avait suivi son ami sans pouvoir proférer une parole. Zénothémis partagea avec lui ses trésors, et voulut que tous ses biens fussent communs entre eux.

Devenu l'hôte de Zénothémis, et protégé par un homme de cette valeur, Ménécrate vit peu à peu diminuer les témoignages du mépris public, auquel l'avait voué la peine de l'*infamie* prononcée contre lui.

Quelques jours après l'installation de son hôte dans sa demeure, Zénothémis commanda un grand repas où il convia tous ses amis, et auquel devaient assister Ménécrate et Cydimaché.

Rien ne manqua à la somptuosité du festin, et de pieuses libations avaient coulé en l'honneur des dieux, lorsque Zénothémis, remplissant une coupe, la pré-

senta à son malheureux ami. — « Prends cette coupe, lui dit-il; prends-la de la main d'un gendre, en signe de parenté et d'alliance, car j'épouse ta fille Cydimaché. J'ai reçu de toi, avant ton malheur, vingt-cinq talents pour sa dot. » A ces mots, qui achevaient de mettre le comble à la généreuse délicatesse de son ami, Ménécrate se récria. — « Non, non, Zénothémis, lui dit-il; tu ne le feras pas! Je ne suis pas assez insensé pour souffrir que toi, le plus beau de nos jeunes hommes, tu épouses une pauvre fille disgraciée. » Mais il parlait en vain; Zénothémis persista dans sa généreuse proposition.

Devenu l'époux de Cydimaché, il resta constamment auprès d'elle, l'entourant des soins les plus touchants. Il n'oublia rien non plus de ce qui pouvait distraire Ménécrate, aussi bien que ses concitoyens, de la sentence honteuse qui pesait sur lui, et il proposa à son beau-père de l'accompagner dans un voyage qu'il projetait de faire en Italie avec Cydimaché. C'est dans cette contrée qu'elle rencontra le grec Lucien, qui, profondément étonné de voir une telle femme assise à côté du beau Zénothémis, s'informa curieusement des circonstances qui avaient pu amener une pareille union.

Mais les dieux, nous dit Lucien, récompensèrent bientôt une aussi constante amitié, et permirent que cette femme si laide donnât le plus beau

des fils à Zénothémis. La naissance de cet enfant fut pour Ménécrate un sujet de joie immense; il pleurait de tendresse et promenait partout cet être merveilleux.

Cependant, après un assez long séjour en Italie, Zénothémis ramena sa famille à Massalie. Le ressentiment et les haines qu'y avait soulevés le crime civil de Ménécrate étaient apaisés; le souvenir de ses vertus avait insensiblement diminué celui de sa faute, et le proscrit jugea que le temps était peut-être venu de demander la réhabilitation que l'on accordait quelquefois à ceux qui avaient subi la peine de l'infamie. Son amour pour son petit-fils lui suggéra une manière touchante de présenter sa supplication à ses juges. Il couronna le bel enfant de branches d'olivier, l'enveloppa d'un vêtement noir, afin d'inspirer pour l'aïeul une commisération plus vive, et, l'ayant revêtu de ce costume des suppliants, il le prit dans ses bras et se présenta avec lui au milieu du conseil des six cents. Le petit suppliant sourit à ses juges, l'assemblée tout entière fut émue; elle crut voir dans la miraculeuse beauté de l'enfant de Cydimaché un signe de la volonté des dieux; et, levant la sentence qui pesait sur Ménécrate, elle lui rendit ses dignités et sa fortune.

M^{me} DE LA PONNERAYE.

LA FERME AUX IFS

(Suite.)

ÉLISABETH A LOUISE

Octobre 18..



Le moment approche, ma sœur, le moment tant redouté où il faudra quitter maman et cette maison à laquelle je tiens par plus de racines que l'arbre au sol natal. Je ne puis pas décrire ce qui se passe dans mon âme : j'ai peur de l'avenir, de l'inconnu; je me reploie sur le passé, je voudrais le presser, l'étreindre, m'en rappeler les moindres instants, je m'attache à tout ce qui a fait ma vie jusqu'ici, et, si je ne pensais à ma mère et à toi, Louise, je souhaiterais de mourir, comme le pauvre bluet de nos champs, le jour où l'on m'arrachera des lieux qui me sont chers. Oh! je manque de courage, quoique je m'efforce de paraître ferme et courageuse — par fierté, devant Adrienne — par affection, devant maman, mais dès que je suis seule, je paie cher mes airs de force et de gaieté. Les larmes montent alors, mon cœur, toujours gonflé, éclate; je pleure à l'église

je pleure la nuit; la moindre circonstance me navre : une amie qui vient nous voir et que je ne verrai plus — mes poules et mes pigeons qui courent à ma rencontre et qu'une autre main nourrira, — le son de la cloche si connue et qui ne m'appellera plus, et surtout, surtout la vue de maman. Quand je la regarde, quand je l'entends, quand je travaille auprès d'elle et que je pense que bientôt elle sera seule, et que je serai seule de mon côté, chez des étrangers, il me prend des accès de désespoir, et, je l'avoue à ma honte, de colère contre celle à qui cet humble bonheur a fait ombrage. Je me confesse à toi, tu me gronderas comme on me gronde ailleurs, je le mérite, mais pourquoi, pourquoi me chasser ainsi? Mon Dieu! ayez pitié de votre enfant, elle est faible et elle a bien peur de la souffrance...

Bonne-maman prend bien mon départ : notre tante lui a persuadé que cela se faisait pour mon plus grand bien : les apparences sont admirables en effet : je vais chez une amie d'Adrienne, j'y dois faire partie de la famille, on m'assure des honoraires qui dépasseront certainement mes mérites; toutes les apparences sont gardées, sauvées; voilà mon oncle qui me fait offrir,

par les mains de sa femme, un joli trousseau, de belles robes, tout ce qu'il faut pour paraître convenablement dans une maison honorable : le côté extérieur de cette affaire n'est-il pas fait pour éblouir ceux qui ignorent les leviers secrets qui font mouvoir la machine? Adrienne ne me veut plus ici, et elle se débarrasse de moi en employant des formes courtoises et polies, mais sous le gant de velours je sens la main d'acier qui me pousse et me chasse.

Maman se contraind même avec moi : elle n'ose ni pleurer, ni parler, de peur de m'ébranler ou de m'exciter; elle évite, quand nous sommes seules, le nom de ma tante, elle éloigne ce souvenir : c'est sa charité délicate qui la guide, mais, tu le vois, en dépit de mes bonnes résolutions, je n'ai pas toujours la force de l'imiter. Elle me parle de l'avenir, du temps où je reviendrai près d'elle, où nous vivrons ensemble, sans que rien nous sépare dorénavant; il semble qu'elle ne veuille fixer ses regards sur ce point lumineux de l'horizon... le reste est si noir, hélas! mais le matin, ne vois-je pas ses yeux fatigués et rougis? elle ne passe pas de meilleures nuits que les miennes, et nous n'avons même pas la triste douleur de nous avouer nos peines.

Je ne continue pas ce soir, chère Louise; à quoi bon faire passer dans ton âme la tristesse et l'amertume de la mienne? au moins, ce que rien ne pourra troubler, c'est mon affection pour toi. Demain, je vais avec maman, faire mes visites d'adieu à nos voisins, amis et connaissances, et d'avance, je me sens triste... je m'applique ces vers, de madame Angébert, que nous lisions jadis ensemble :

Vous que je croyais voir d'un œil indifférent,
Je vous regrette aussi, je sens que je vous aime,
Je vous quitte en pleurant!

Octobre 18..

Je l'écris au retour de nos courses, quoique je sois bien fatiguée. Nous sommes parties de bonne heure dans la carriole que menait Ambroise; il faisait un jour clair d'automne et nos campagnes me semblaient bien belles; insensiblement, le charme du jour, le mouvement, la société de notre mère, me firent du bien, je me sentis relevée et ranimée. Au presbytère, chez madame Rémy, chez le percepteur, chez le notaire, à la Ferme-Blanche, on nous a reçues à merveille, je fus comblée de marques d'amitié et mon pauvre cœur, si souvent oppressé, se dilatait dans cette atmosphère de bienveillance à laquelle il n'est plus accoutumé. Maman aussi paraissait contente, elle aime tant qu'on aime ses enfants! L'après-midi s'avancait déjà quand nous nous mîmes en chemin pour la ferme des Marsault; c'était notre dernière visite, et après une assez longue route, nous vîmes briller, à travers les arbres presque dépouillés de feuillage, les toits rouges de leur maison.

La bonne madame Marsault vint nous recevoir à la porte d'entrée, avec de grandes exclamations de joie, et elle nous fit asseoir dans sa belle cuisine, où il y avait un grand feu. Aussitôt, selon l'antique usage, elle nous dit : Que pourrions-nous offrir? et, bon gré mal gré, il fallut accepter une grande collation, dont la chasse de monsieur Jean avait fourni le menu. Notre bonne vieille amie s'agitait autour de

nous, ouvrait un pâté de lièvre, découpait un perdreau froid, nous versait du vin, tirait d'une armoire ses plus beaux fruits, et quand elle eut satisfait selon son cœur à ses devoirs hospitaliers, elle s'assit enfin, et maman lui dit :

« Chère amie, voici ma petite Elisabeth qui vient vous faire ses adieux.

— Ses adieux! qu'est-ce que vous me dites là, madame Chevalier? cela n'est pas possible! »

Maman allait répondre, quand la porte s'ouvrit, et M. Jean entra. Bien sûr, il revenait des champs, car ses gros souliers étaient couverts de terre et le brouillard du soir avait mouillé son sarrau de toile. Il vint vers nous avec empressement, et nous fit quelques excuses sur son habit de travail, mais sa mère qui le regardait avec amitié, lui dit :

« Bah! est-ce que madame Chevalier et Elisabeth ne savent pas ce que c'est qu'un laboureur? On ne conduit pas la charrue en escarpins! assieds-toi, Jean, prends un doigt de vin, cela te fera du bien par cette froidure. Reprenons; vous dites, ma chère amie, que votre fille vous quitte? c'est pour un petit voyage de plaisir, je parie?

— Non, non, répondit maman, Elisabeth nous quitte pour aller à Nancy. »

La bonne madame Marsault leva les mains au ciel, et s'écria :

« Elle va chez des étrangers! et c'est votre désir, Elisabeth? »

Je me sentis rougir :

« Il le faut, madame, » dis-je à voix basse.

« Et vous abandonnez comme cela votre mère! que fera-t-elle sans vous, maintenant que votre sœur Louise est en Afrique? vous êtes tout pour elle. Tenez, croyez-en une vieille amie, renoncez à cette idée : elle n'est pas raisonnable, on n'est jamais mieux que chez soi, dans son pays et avec sa famille. »

Ces réflexions un peu intempestives firent sortir notre mère de son silence habituel : elle ne pouvait supporter de me voir presque accusée au tribunal de notre excellente amie.

« Si nous ne dépendions que de nous-mêmes, dit-elle avec un peu de vivacité, certes, Elisabeth ne me quitterait jamais, elle part à regret. »

Madame Marsault ouvrit de grands yeux :

« Et qui donc la fait partir? s'écria-t-elle. Ce n'est pas votre mère qui vous aime tant toutes deux, ni votre frère Philippe, il faut que ce soit cette mijaurée de Parisienne qu'il a prise pour femme! c'est une indignité! »

Notre pauvre maman se repentait déjà d'en avoir trop dit, elle craignait d'avoir nui à Adrienne : je vis sa peine dans ses chers yeux :

« Ma belle-sœur croit agir dans l'intérêt d'Elisabeth, dit-elle, elle lui a trouvé un emploi très-honorable... elle n'a que de bonnes intentions... »

— Laissez donc, madame Chevalier! je vois clair comme le jour ce qui en est, elle est jalouse d'Elisabeth qui est dix fois plus jolie et plus avenante qu'elle...

— Ne croyez pas cela, répondit maman avec instance.

— Oh! je sais que vous tâcherez de l'excuser! je connais vos beaux sentiments, mais vous souffrez en dedans, ma pauvre amie, ça se voit... »

Maman ne put répliquer, ses larmes coulèrent; elle prit la main de madame Marsault, et dit tout bas :

« Cela me fait en effet beaucoup de peine... »

La bonne madame Marsault pleura aussi, et monsieur Jean qui avait écouté très-attentivement ce dialogue, dit tout à coup, les sourcils froncés et l'air fâché :

— Il faut que cette femme n'ait pas de cœur!

— Hein! mon fils! dit madame Marsault, enlever une pareille enfant à sa mère!

— Il faut qu'elle ait bien peu d'esprit aussi, pour ne pas apprécier le bonheur d'avoir auprès d'elle mademoiselle Elisabeth!

Ces éloges, quoiqu'ils fussent donnés avec la cordialité de l'amitié, m'embarrassèrent, et la conscience délicate de notre chère maman se tourmentait de plus en plus :

« C'est une opinion, peut-être erronée, de ma belle-sœur, dit-elle, mais si Elisabeth se déplaçait à Nancy, elle reviendrait près de moi, je parlerais alors à mon frère, nous arrangerions autrement les choses... »

— Et vous compteriez toujours sur vos vieux amis! dit madame Marsault avec expression.

— J'appuie ce que dit ma mère, ajouta M. Jean. »

Ces marques d'affection, ce bon accueil, cette sympathie si vive me firent du bien; nous causâmes longtemps encore avec ces excellents amis; madame Marsault nous parlait de sa famille nombreuse, dispersée par le mariage et les vocations diverses; elle revenait sur les jours d'autrefois, sur sa jeunesse, sur l'amitié, qui, de tout temps, l'a unie à notre mère; celle-ci écoutait avec un peu de mélancolie, comme elle le fait toujours lorsqu'on touche au passé; on me recommanda bien (c'était inutile!) de ne pas oublier le pays, et enfin, il faisait nuit noire quand nous remontâmes en carriole. Ambroise et le cheval avaient éprouvé comme nous les bons effets de l'hospitalité villageoise et nous revînâmes à la ferme au grand trot. J'étais plus contente qu'au matin, et je ne sais pourquoi, j'envisage l'avenir avec plus de sécurité.

Et cependant il faut partir dans huit jours! j'ai peur de l'angoisse de ce dernier moment, et peur de la solitude qui le suivra. Madame Rémy me conduira jusqu'à Paris où elle fait un voyage d'affaires, et là, je dois trouver madame Dauzy. Ma pauvre maman, que fera-t-elle pendant que chaque minute élargira la distance entre nous? Oh! ma chère Louise, que n'es-tu ici? Pourquoi faut-il que nous vivions séparées! Adieu, à toi pour toujours.

Ta sœur,
ÉLISABETH.

ADRIENNE A LOUISE

La Ferme-aux-Ifs, 6 novembre 18..

Chère petite Clotilde,

Didier, qui nous est arrivé comme un fantôme, le soir de la Toussaint, au moment où sonnaient ces lugubres cloches des morts, m'a remis ton charmant portrait et ta bonne lettre, trop courte, seulement, chère incorrigible! Sais-tu que tu es bien embellie depuis un an? vrai, d'honneur, tes traits ont pris un dessin plus net, plus pur, tu sembles grandie et ta taille, dans cette jolie toilette de voyage, me paraît accom-

plie. Je ne suis pas seule de mon avis, du reste : tu devines?

Mon frère passe la journée en chasse avec Philippe; ils ont un bonheur inouï, et ils sont d'une gaieté folle. Philippe se confesse hautement le plus heureux des hommes, je lui réserve cependant une plus grande joie : que dira-t-il devant ce berceau où dormira un bel enfant? Didier déclare à son tour qu'il envie le sort de son beau-frère et qu'il ne veut pas mourir vieux garçon; il a fait un choix, il a un espoir... tu devines?

Parlons avec la confiance d'une amitié déjà vieille, quoique nous soyons jeunes. Consentirais-tu à devenir ma sœur, chère Clotilde? tu m'as dit qu'un homme bien né, bien élevé, qui l'aimerait et dont la position le fixerait à Paris, aurait chance d'être agréé par toi et par tes parents! Mon bon Didier, ne réunit-il pas toutes ces conditions? tu le connais, Clotilde, tu connais l'extérieur agréable, élégant, Comme il faut, mais moi je connais le cœur et le caractère de mon excellent frère : rien de meilleur, de plus facile et de plus doux. Ceci, ma chère Clotilde, est la vérité vraie, et je désire vivement que tu en fasses l'expérience. Et s'il est si bon pour ses sœurs, que sera-t-il pour sa femme, une femme aimée? Comme tu n'es pas encore sa fiancée, je ne puis pas te parler de son affection, ni te répéter ses confidences, tu verras plus tard! mais ce que je puis te dire, c'est qu'à aucun prix, il ne voudrait t'obtenir sans ton consentement. Ta fortune ne l'inquiète guère; c'est à ton cœur qu'il en veut.

Un mot de réponse me suffira, il ignore que je t'écris, mais si j'ai ton aven, sans te trahir ni te compromettre, je saurai le rassurer sur tes intentions. Un seul mot, chère Clotilde, bien-aimée petite sœur! l'embrasse ton joli visage et j'attends ta réponse.

A toi,
ADRIENNE.

Ma nièce Elisabeth est à Nancy; elle suit sa voie, elle est institutrice. Ne suis-je pas bon prophète? c'était écrit! Je prophétise pour toi aussi : tu seras la plus heureuse et la plus élégante femme de Paris.

CLOTILDE A ADRIENNE

Paris, novembre 18..

Ma chère Adrienne,
Qui ne dit mot.....

CLOTILDE JOSSE RANDI

DIDIER A ADRIENNE

Paris, décembre 18..

Le dé en est jeté, ma chère Adrienne, et puisque tu dis que ton amie aime les proverbes, je t'en citerai un : *Ce que femme veut, Dieu le veut!* Tu as voulu me marier à ta brillante amie, et je crois que tu y as réussi : j'ai parlé de nos projets à papa; il en est enchanté, tellement enchanté qu'il a fermé la bouche à maman qui voulait faire quelques objections : tu sais qu'elle est comme j'étais jadis et qu'elle a peur de la fortune et de l'éclat. Peut-être en d'autres temps, aurais-je prêté une oreille plus attentive à ses observations, mais aujourd'hui je me laisse séduire

par ce qui vous séduit, papa et toi — la vie large et facile, la sécurité, la position enfin! — en d'autres temps, il y a six mois à peine, j'avais d'autres idées sur le bonheur; tu as jeté de l'eau sur mes illusions, Adrienne, en m'apprenant que cette charmante, cette délicieuse Elisabeth acceptait une situation dépendante, afin d'apporter une dot à monsieur Jean Marsault. N'y pensons plus : ce n'était qu'un rêve et me voici réveillé.

Je me marierai donc, j'épouserai mademoiselle Clotilde. Demain, papa fera la demande officielle, et à l'accueil que je reçois de monsieur et madame Josserand, je puis, sans fatuité, ne pas douter de leur acquiescement. Mademoiselle Clotilde est très-aimable pour moi, par conséquent très-séduisante, car sa grâce est toujours un peu coquette; je la voudrais plus au repos, mais telle qu'elle est, je suis forcé de convenir qu'elle est très-gentille, faite pour plaire et pour être aimée. Je l'aimerai, je te le promets, et je tâcherai de satisfaire ses goûts et ses désirs pour qu'elle soit heureuse. Pour moi, cette nouvelle position de fortune me permettra d'étudier des questions qui se rapportent à mes fonctions; je ne courrai pas après l'avancement, je l'attendrai, et je tâcherai, en tout temps, de me rendre supérieur à mon emploi, ce qui me semble la plus juste ambition qu'un homme puisse avoir. J'entrevois une existence paisible, honorée, studieuse pour moi, et je serai volontiers quelques sacrifices aux goûts un peu mondains de ma femme, dans l'espoir que la maternité la fixera chez elle, dans un intérieur que des enfants rendront bien doux.

Voilà mes projets, chère Adrienne, si je suis heureux, je te le devrai, et toute ma vie je t'en serai reconnaissant. Compliments empressés à ton mari, et mes respects à ces deux dames. Je ne serai plus seul quand je retournerai à la Ferme-aux-Îles! Adieu.

Ton frère dévoué,
DIDIER D'AUVRAY.

MADAME D'AUVRAY À ADRIENNE.

Paris, décembre 18..

Ma chère fille,

Tu sais déjà la grande nouvelle? le mariage de Didier avec mademoiselle Josserand est arrêté, réglé et se fera avant le carême : notre demande a été accueillie avec beaucoup de franchise et de bonté; j'ai été touchée et reconnaissante de l'amitié que monsieur et madame Josserand ont témoignée à mon fils. J'avoue qu'il ne pouvait pas faire un mariage plus brillant et je comprends, Adrienne, que tu le lui aies conseillé! Pourtant, je ne suis pas sans inquiétude. Clotilde est douée de tout ce qui peut plaire : elle est remarquablement jolie et gracieuse, elle ne manque pas d'esprit, elle a de la douceur, et cependant, j'ai peur, et si j'avais été appelée à choisir pour mon fils, dont je connais l'âme, j'aurais cherché une femme plus simple dans ses goûts, d'un extérieur plus modeste et plus calme, et n'eût-elle pas eu d'argent, je l'aurais reguë avec transport. Ton frère et toi-même, chère Adrienne, vous cédez au courant, et vous faites passer la fortune au premier rang des avantages qu'il est permis de désirer. Clotilde la pos-

sède, cette fortune, mais n'en est-elle pas enivrée? n'a-t-elle pas au cœur ces goûts de luxe et de plaisir, qui, à la longue, font taire les devoirs, qui dessèchent les affections, qui englobent l'honneur et l'opulence même?... Je ne sais, mais je crains.

Je ne te blâme pas, Adrienne, tu as cru bien faire, mais peut-être en me consultant sur l'avenir de ton frère, aurais-tu mieux fait encore. Je te communique mes impressions, afin que, usant de ton ascendant sur Clotilde, tu l'aides à rendre Didier heureux : oh! combien alors elle me sera chère! je n'ai contre elle aucune prévention, seulement quelques craintes, que tu pourras atténuer.

Adieu, ma très-chère fille, je t'envoie ta layette, enrichie de belles broderies par notre laborieuse Régine. Tendres amitiés à ton mari, à ta belle-mère, à ta belle-sœur. Que je regrette que cette aimable Elisabeth ne soit plus auprès de vous! Adieu, chère Adrienne.

Ta mère,
N. D'AUVRAY.

ÉLISABETH À SA MÈRE.

Nancy, décembre 18..

Très-chère maman,

Je n'ai pu vous écrire jusqu'à ce jour que de petits billets, tracés bien à la hâte, et qui vous disaient simplement que le cœur d'Elisabeth battait toujours près du vôtre et ne cessait de penser à vous. Aujourd'hui j'ai un peu de loisir, les enfants sont à la promenade avec leur mère, et comme je suis tout à fait installée, que tout est en ordre autour de moi, je puis venir à vous. Ah! chère mère, que cet arrangement définitif me fait mal! Pendant les premiers jours de mon arrivée à Nancy, j'avais l'air d'être en voyage, rien n'était réglé, rien n'était rangé, mais aujourd'hui j'ai pris possession de mon emploi, les malles sont défaites, les journées ont leur ordre invariable, et chaque objet que je vois, chaque heure que j'entends sonner me crient : Tu es à Nancy, loin des tiens, et pour longtemps! Des mois s'écouleront avant que tu ailles vers le Nord, des années avant que tu y retournes pour toujours! Chère maman, c'est là une peine que toutes les bontés de madame Dauzy ne pourront adoucir. Elle est très-bonne, quoiqu'un peu grande dame; elle voit bien que je suis triste, et elle me traite avec beaucoup d'égards, et souvent elle me parle de ma famille, et particulièrement de ma tante Adrienne, qu'elle paraît aimer : elle suppose, je crois, que je l'aime aussi tout particulièrement, et que je lui ai voué une certaine gratitude pour avoir assuré mon sort. Je ne la détrompe point; c'est tout ce que je puis faire.

Les deux petites filles dont je suis chargée, Alice et Étienne, sont toutes deux très-jolies et toutes deux très-gâtées, mais là s'arrête la ressemblance. L'aînée a de l'esprit, des réparties, une grande facilité; elle est avancée dans ses études d'enfant, mais à ces heureux dons se mêle une vanité incroyable, qui se trahit par un incessant babil dont le moi fait tous les frais. Étienne, très-calme, très-indolent, n'a pas en elle ce puissant stimulant de l'amour-propre, et l'on ne sait trop comment la prendre,

comment la pousser vers le travail, tant elle vous échappe par sa douce obstination à ne rien faire. Telle qu'elle est cependant, je la trouve plus aimable que sa sœur, qui rend ses succès même ennuyeux à force de rodontades. — Voilà, chère mère, *grosso modo*, le portrait de mes petites élèves; elles ne sont pas parfaites, mais Dieu me les donne pour les perfectionner, et à cause de lui, je veux les aimer et les servir. Je tâche d'apaiser, d'éteindre l'une, d'exciter l'autre, et je fais de mon mieux pour remplir mon devoir auprès d'elles.

Néanmoins, bonne mère, je sens tout ce qui me manque pour m'acquitter comme il faut de ces fonctions d'institutrice, dont la dignité m'apparaît très-grande depuis que je les pratique : je n'ai pas le goût de l'enseignement; la vocation absolue me fait défaut, et si je réussis quelque peu, c'est que Dieu m'aura bien assistée. J'ai un véritable désir de faire quelque bien à ces enfants, de ne pas laisser inutiles, pour leurs âmes et pour la mienne, les jours que je passerai près d'elles; c'est là ma ferme résolution, car je sens, chère mère, ce que vous m'avez souvent répété, que si on ne dispose pas de son existence, au moins toujours dispose-t-on de sa volonté et qu'on peut l'incliner vers son devoir.

Mes journées sont bien remplies; je me lève matin comme à la ferme, je vais à l'église, et à mon retour à la maison, avant que les enfants soient habillées, je prépare mes leçons, et j'apprends d'avance ce que je dois enseigner. Alice et Etiennelette arrivent; l'une accourt en jasant, l'autre arrive en se traînant, toutes deux m'embrassent, et nous commençons. J'ai deux leçons à donner, car la pauvre Etiennelette balbutie encore l'alphabet, tandis que sa sœur en est à la grammaire et à l'histoire sainte. Le déjeuner sonne, je me lave les mains, la femme de chambre en fait autant aux petites filles et leur met un beau tablier. Nous arrivons les premières d'ordinaire. Monsieur Dauzy vient à son tour, et enfin sa femme, toujours en retard. Invariablement il en fait la remarque, elle se défend en rougissant, et ce premier repas se passe avec un peu de contrainte, car, à vrai dire, le maître de la maison n'est guère aimable. Il retourne à ses affaires, et madame Dauzy profite des belles heures de la journée pour promener ses filles. A deux heures, on me les ramène, et nous travaillons encore. La récréation à laquelle je préside, et une seconde toilette précèdent le dîner. Dès qu'il est fini, je m'esquive, je rentre dans ma petite chambre, où je puis lire, travailler en liberté. A huit heures et demie, les enfants reviennent, je leur fais prier Dieu, et j'assiste à leur coucher. J'ai du plaisir à les embrasser, endormies à moitié; il me semble revenir au temps heureux où j'embrassais ainsi les enfants de Louise. Cette petite tête, brune ou blonde, blottie dans l'oreiller, me fait illusion.

Voilà une légère esquisse de mes journées; madame Dauzy a bien voulu me dispenser de paraître au salon, le soir; je vis seule avec Dieu, avec votre souvenir, chère mère bien-aimée, et avec ces enfants à qui mon temps et une partie de mes pensées appartiennent. J'ai de la sympathie pour madame Dauzy : elle est très-bonne, et je ne la crois pas très-heureuse. Ah! tous les maris ne sont pas bons comme mon oncle Philippe, et si ma tante voyait ce que je vois, elle rendrait bien des actions de grâces à Dieu, qui l'a faite si heureuse.

Voilà, chère maman, une lettre un peu plus longue par laquelle vous pourrez jeter un petit coup d'œil sur la vie de votre fille. Ma santé est très-bonne; il n'y a que mon cœur qui soit malade à la pensée que vous êtes seule, toute seule dans cette chambre où nous étions deux. Chère mère, je me jette à votre cou, je vous embrasse mille fois, je pense à vous comme je respire : sans cesse. Ne soyez pas triste, et nous nous reverrons. Soignez-vous pour votre enfant.

ÉLISABETH.

J'embrasse respectueusement ma bonne grand-mère.

MADAME CHEVALIER A ÉLISABETH.

La Ferme-aux-Ifs, janvier 18..

Ma très-chère enfant,

Tes lettres me font un bien et un plaisir infinis, je continuerai, comme je l'ai fait, à t'écrire très-exactement. Notre correspondance est une douce joie pour moi, et la conviction que tu fais ton devoir, même dans des circonstances pénibles à la nature, me console beaucoup. Je m'intéresse à ces enfants dont tu es chargée, et je désire bien que ton séjour auprès d'elles laisse une trace bienfaisante dans leur jeune âme. C'est Dieu qui te les confie; pense à ce mandat alors que tes obligations te paraîtront moins agréables, et c'est Dieu, chère fille, qui sera ta récompense. Ce que tu fais à ces petits, il le regardera comme fait à lui-même : tu as pour toi les promesses de l'Évangile!

Tu apprendras avec intérêt que ton oncle Philippe est devenu père. Il a une jolie petite fille, et ma sœur Adrienne en est toute fière. Que Dieu lui épargne le chagrin d'en être séparée un jour! Adieu, ma chère Elisabeth, à bientôt.

Ta mère qui t'aime,

B. CHEVALIER.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



REVUE MUSICALE

L'AFRICAIN

LA PETITE MESSE SOLENNELLE DE ROSSINI

L'AFRICAIN

Enfin, cette heure solennelle, si impatiemment attendue, a donc sonné ! Une foule immense pressée dans l'imposante salle de l'Opéra, attend avec cette agitation tumultueuse qui précède les grands recueils. La famille impériale prend place dans sa loge ; un profond silence succède au bruit confus des voix. C'est la dernière pensée de Meyerbeer qui va s'exhaler parmi nous, c'est le chant du cygne dont la note puissante et mélodieuse est un dernier adieu à la terre. Meyerbeer ! ce nom évoque de si palpitants souvenirs, réveille de si douloureux regrets, que tout est sympathie et attendrissement dans l'âme de la foule.

Et cependant on a su, par les récits des artistes, des critiques et des dilettanti qui ont assisté aux répétitions générales, que le livret n'est qu'un pastiche sans intérêt et sans couleur ; la prédilection de Meyerbeer pour la collaboration de Scribe l'a trompé cette fois. Certes, en composant sa fable, le poète n'avait pu concevoir l'immense retentissement qu'une longue attente, des espérances toujours déçues et toujours renaissantes, l'illustration et enfin la mort du grand compositeur donneraient un jour à l'ouvrage. Ce livret, dans lequel de méchants vers de mirliton se heurtent à de belles pensées noblement écrites, eût gagné à n'avoir que trois actes. Nous ne comprenons pas comment l'intelligence de ces deux hommes si remarquables, n'a pas prévu la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'envelopper d'un cadre gigantesque une miniature microscopique, qui n'a pas la moindre valeur. Pour une de ces natures taillées à la Michel-Ange, dont la vocation fut de se manifester incessamment par des chefs-d'œuvre, cette insuffisance du livret ne parut pas un obstacle. Le maestro, d'ailleurs, avait fait changer dix fois le poème de l'*Africain*. En définitive, on y avait mis la dernière main, Meyerbeer était content. Ce fut l'erreur qui, aujourd'hui, laisse dans l'ombre quelques parties de l'ouvrage, tandis que les autres dont le compositeur pouvait s'inspirer, restent éclatantes de lumière.

Sauf quelques réminiscences qui passent rapidement, l'introduction de l'*Africain* rappelle la facture grandiose et le beau style de Robert et des *Huguenots*. Le

motif principal est un air d'adieu que chante Inès au premier acte, et qui revient dans plusieurs situations du livret. Cette phrase, commencée par des flûtes et continuée par un quatuor, reparait dans le deuxième acte. On sait que Meyerbeer se plaît à ces retours, à ces enlacements d'idées.

Le premier acte débute par cette romance d'adieu dont nous avons parlé. On n'y sent pas la sévérité habituelle du maître ; mais dans une scène qui suit, on retrouve cette belle langue du récitatif qui est l'âme et la gloire du drame lyrique. Il y a ensuite un trio qui contient une phrase d'un fort beau sentiment, dite par Inès. Le finale, un morceau capital de la partition :

Dieu que le monde révère,

a produit un excellent effet. Là éclate un allegro en *mi* majeur, avec lequel est construite toute la seconde partie du finale qui se termine par l'anathème des évêques, morceau admirable, développé avec la grande manière de Meyerbeer. Cette magnifique phrase qui revient si habilement dans l'orchestre :

Dieu que ta sainte lumière,

n'a de comparable que la *Bénédiction des Poignards*.

Un récitatif, puis une berceuse ouvrent le second acte. L'air :

Fille des rois,

est parfaitement chanté par Faure. Vient ensuite un duo d'une couleur italienne très-effacée.

Dans le finale de cet acte se trouve un superbe effet d'orchestre sur ces mots :

Quel froid dans mes veines se glisse !

Dans l'entr'acte du deuxième au troisième acte, un travail d'orchestre, d'un effet très-étrange, imite le balancement des vagues qui doivent jouer un si grand rôle dans la scène du vaisseau.

Au début de l'acte il y a deux chœurs distincts : l'un de femmes qui causent doucement, l'autre de matelots que réveille le bruit du tambour. Une cloche se fait entendre. Tout le monde s'agenouille :

O grand saint Dominique !

Là se remarque un admirable ensemble où le génie du maître brille de tout son éclat. — La scène où Nelusko prend le commandement du navire :

Holà! matelots, le temps change,
Tournez au nord!

est interprétée par Faure avec un grand style et une justesse irréprochable. La ballade d'Adamastor nous a semblé trop saccadée par des rythmes différents.

Le quatrième acte débute par une marche. Les basses parlent d'abord et sont coupées par une belle phrase que disent les cuivres. Après l'air du grand-prêtre, que chante Obin, avec beaucoup de noblesse, Vasco fait entendre une romance d'un grâce charmante et d'une suavité divine :

Salut, paradis sorti de l'onde.

Ici se remarque un effet d'orchestre très-singulier; c'est un trémolo de trois flûtes avec tenue des violons dans les notes aiguës.

Après cette scène, se place celle où Nelusko pour sauver la vie de Selika qui veut mourir si Vasco est frappé, vient attester leur mariage, et, rugissant de colère, abandonne celle qu'il aime à son rival. Rien jusqu'ici, si ce n'est le duo de *Raoul* et de *Valentine*, dans les *Huguenots*, ne peut se comparer à ce magnifique morceau. Ce duo, commencé par une dessin large, altier, éclatant, se fond dans une suavité dont la salle entière est profondément émue. C'est d'un effet indescriptible.

Le duo d'Inès et Selika, au cinquième acte, contient de grandes beautés. Un trait de génie inaugure ce dernier tableau. C'est une mélodie jouée à l'unisson par tous les instruments à cordes. C'est une note puissante d'où jaillissent d'étincelantes combinaisons symphoniques. Le rideau se baisse sur un bel air extatique de Selika, qui a demandé la mort à l'influence terrible du mancenillier. Sa voix tendre et triste soupire ses derniers adieux avec accompagnement de voix aériennes.

L'*Africaine* est un admirable ouvrage. Si les premiers actes n'ont pas produit l'immense effet auquel s'attendait le public, gâté par les chefs-d'œuvre du maître, les érudits y ont découvert d'incroyables richesses. Toute cette magnifique musique est instrumentée avec la variété de timbres et les larges combinaisons qui sont propres au grand compositeur, et tout cela se combine, s'harmonise et se fond dans de délicieuses mélodies dont l'âme et l'oreille sont également frappées.

Le buste de Meyerbeer a été porté sur la scène et couronné par les artistes. Rien n'était plus solennel, plus émouvant. L'attendrissement de l'auditoire préparé par l'admirable ritournelle que l'orchestre a reprise en ce moment ne s'aurait s'exprimer. Cette phrase inimitable qu'on croirait exhalée d'instruments célestes, était bien, pour le public palpitant, le chant du cygne, le dernier adieu de Meyerbeer à ce monde.

Toute l'interprétation vocale et instrumentale fait le plus grand honneur aux artistes et aux chefs qui les ont dirigés.

Mademoiselle Saxe et Faure ont été véritablement admirables.

PETITE MESSE SOLENNELLE DE ROSSINI

Le *Ménestrel* publiait, l'année dernière, environ vers cette époque, l'acte de baptême suivant :

« Lundi soir 14, à dix heures de relevée, il a été baptisé en bonne et due forme, une œuvre sainte appelée elle-même à sanctifier la somptueuse demeure que viennent de se faire élever, rue de Moncey, M. le comte et M^{me} la comtesse Pillet-Will, ses parrain et marraine.

» Mgr Chigi, nonce du pape, présidait cette solennité, dont les témoins étaient Auher et Meyerbeer, assistés de MM. Caraffa et Ambroise Thomas, représentant l'Institut, de M. le baron Taylor, représentant l'Association des Artistes musiciens.

» L'œuvre nouvellement née ayant nom et qualité : *Petite Messe solennelle* à quatre parties, avec soli et chœur, a reçu le jour de Gioacchino Rossini, né lui-même à Pesaro, le 29 février 1792, et de dame Musique sacrée, native des régions célestes.

» Père et mère ont signé sa bienvenue en ce monde, et avec eux parrain et marraine, ainsi que les témoins ci-dessus dénommés.

» A l'issue de cette audition qui laissera d'impérissables souvenirs, le monde musical a déclaré qu'elle était née viable pour la postérité la plus reculée, et qu'elle pouvait compter, à bon droit, au nombre des pages immortelles dont Rossini est le glorieux père. »

Il faudrait écrire vingt colonnes sur les détails de cette œuvre admirable, si l'on essayait d'en faire comprendre les beautés. Le *Kyrie*, un instant interrompu par le plain-chant concertant du *Christe*, respire le sentiment religieux le plus élevé. Le *Gloria*, avec ses accords persistants dans les modes majeurs et mineurs, sorte d'ondulations tonales sur lesquelles viennent se fondre les demi-teintes du chant; le *Cum sancto*, page vraiment monumentale par la majesté de son style et la netteté de ses lignes; le *Credo*, avec ses enthousiastes appels, l'imposante et scientifique ordonnance de ses magnifiques dessins, le *Prélude Offertoire*, fragment symphonique à la hauteur des plus grandes pages du genre, par la noblesse, la simplicité et l'élévation, enfin le *Sanctus* et l'*Agnus*, avec leurs ensembles si grandioses qu'ils s'élèvent jusqu'à l'apothéose, sans faire oublier pourtant cette douce plainte des âmes en peine que le compositeur fait arriver en réponses aux soli de l'*Agnus*, tout cela est si beau, si suave, si magistral, si profondément religieux, qu'il est impossible d'en rendre l'effet par la plus ample des analyses. C'est avec son âme que Rossini a écrit cette œuvre immortelle, digne sœur du *Stabat mater*.

Eh bien! une seconde audition de cette messe solennelle, vient d'avoir lieu chez M. le comte Pillet-Will, en présence des mêmes personnes qui y assistaient en 1864, et auxquelles s'étaient jointes bien d'autres notabilités : MM. Drouyn de Lhuys, Fould, de Vuitry, le chevalier de Nigra, le baron Haussmann, M. Schneider, le général Mellinet, le prince Poniatowski, M. Rothschild, et cent autres illustrations.

Mgr Chigi, nonce du pape, présidait de nouveau la fête; mais parmi les premiers témoins de la naissance de l'œuvre, une grande figure, hélas! manquait au tableau. Cette grande figure, si pleine d'enthousiasme aux accords de la messe de Rossini, avons-nous besoin de la désigner? ne manque-t-elle pas à l'appel même de l'*Africaine*, qui vient au jour loin des yeux paternels, sans le concours de cette

âme puissante, si habile à tout comprendre, à tout animer de son souffle !

Meyerbeer avait été profondément ému des splendides beautés de cette messe inédite. Que de fois il parla de cette œuvre merveilleuse comme d'une partition placée en véritable souveraine de l'art, sur les doubles frontières des écoles classique et moderne ! M. Heugel, auquel nous devons les détails que nous venons de donner à nos lectrices, s'indigne de la prétendue rivalité de ces deux grands maîtres, bruit calomnieux auquel ont donné créance des compositeurs jaloux et des amis maladroits. Ces puissants génies étaient au contraire bien faits pour se comprendre, et trop haut placés pour s'abaisser aux misères de l'envie. Entre mille preuves tirées de la vie privée de chacun, en voici une qui répondra victorieusement à la malveillance.

L'hiver dernier, Rossini avait écrit un billet à Meyerbeer, pour l'inviter à venir déjeuner avec lui ; voici la réponse de l'auteur de *l'Africaine* :

« Mon divin maestro,
» Gagner en un seul tirage trois fois le terne à la

» loterie, semble presque impossible, et cependant
» cette bonne fortune m'est échue hier.
» Premier terne : un nouvel autographe de Rossini.
» Deuxième terne : une délicieuse lettre très-affec-
» tueuse de l'immortel maestro.
» Troisième terne : une gracieuse invitation, avec
» la douce perspective de passer quelques heures au-
» près du Jupiter de la musique, et à sa table hos-
» pitalière.
» J'accepte vos bontés avec autant de plaisir que
» de reconnaissance, et j'attends, avec impatience,
» samedi prochain, pour vous répéter de vive voix
» les expressions du fidèle attachement et de l'admi-
» ration sans limite de votre

» G. MEYERBEER. »

Ajoutez à cette lettre la touchante élogie, écrite avec des larmes, par l'auteur de la *Petite Messe solennelle*, le jour du convoi de Meyerbeer, et nous ne conserverons aucun doute sur les nobles et fraternels sentiments qui liaient l'un à l'autre les deux souverains de l'art moderne.

MARIE LASSAVER.

Erratum. — Dans le numéro de Mai, à la page 149, ligne 7, lisez : sucre au lieu de farine.

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Je ne sais si je t'ai parlé d'un grand projet que nous formions, mes amies et moi, pour cet été, celui de passer, si nos parents le permettaient, quelques semaines toutes ensemble à la maison de campagne d'Adrienne, à l'époque du mois de Marie et de la Fête-Dieu. Eh bien, ce projet qui nous souriait tant et qui a défrayé nos conversations de tout l'hiver, a pu, au rebours des projets ordinaires, s'effectuer sans encombre. Nos bons parents, rassurés par la raison précoce d'Adrienne et par son amitié pour nous, ont bien voulu nous confier à cet aimable chaperon, et nous voilà toutes cinq, — toutes six c'est-à-dire, la petite Pauline est des nôtres, — dans cette ravissante propriété

que je te décrivais l'automne dernier... une vraie nichée de pensionnaires en vacances, courant, riant, chantant, babillant, oubliant tout, les années et le reste, pour ne songer qu'au plaisir de respirer ensemble ce bon air pur des champs, et jouir en liberté de cette belle nature qui semble s'être parée tout exprès pour leur faire fête.

Tu conçois que pour un séjour aussi long, chacune de nous s'est installée comme en un véritable chez-elle, et s'est créé de petites occupations quotidiennes. J'habite toujours ma bonbonnière de l'an passé. Thérèse et Pauline sont mes voisines de droite, dans la chambre bleue; Marie et Lucie, mes voisines de gauche, dans la chambre verte.

Lucie passe la moitié de sa vie dans la serre ou

devant les parterres, non-seulement à admirer, mais encore à faire des boutures, des semailles, à jardiner, en un mot. Elle emportera une vraie cargaison d'ici, quand elle s'en ira, car elle est la favorite du vieux jardinier d'Adrienne. Il prétend n'avoir jamais vu une demoiselle de la ville *tripoter* de si bon cœur la terre avec ses mains blanches; aussi met-il de côté, — avec la permission d'Adrienne, qui se fait un plaisir d'enrichir ainsi le jardin parisien de son amie, — chacune des plantes que Lucie admire; si bien que je me demande comment elle parviendra jamais à caser tout cela dans sa chambrette exigüe de la rue Lafayette; mais Lucie s'embarrasse peu de cette difficulté et grossit chaque jour son trésor.

Marie, elle aussi, a trouvé à s'occuper selon ses goûts. Sous prétexte de jouer avec la petite Pauline, elle s'amuse à la parer et à se parer elle-même de capricieuses guirlandes de fleurs et de feuillage qui la font ressembler à la fée du printemps. Elle sait bien qu'elle est ravissante ainsi, la maligne, car elle apporte aux fantaisies de Pauline une complaisance inaltérable, et invente chaque jour pour l'enfant — d'autres disent pour elle — des parures nouvelles toutes gracieuses, tout artistiques, que nos grands *faiseurs* ne désavoueraient pas... Ainsi couronnées de roses et d'herbages, les folles courent par les jardins, vont se mirer dans la pièce d'eau et dans le petit ruisseau sur le bord duquel elles s'assentent parfois, pour se contempler tout à l'aise, en tressant de nouvelles guirlandes.

Pendant ce temps, notre laborieuse Thérèse travaille : elle restaure les ornements de l'église du village; elle découpe des bobèches neuves, refait des bouquets d'autel frais.

Je l'aide un peu, Adrienne aussi... mais Adrienne a son ménage, moi les épreuves de notre journal et les réclamations de nos amies — j'ouvrirai tout à l'heure une grande parenthèse à ce sujet — de sorte que nous ne pouvons jamais bien longtemps tenir compagnie à Thérèse. Pour me consoler de la quitter si vite, je vais m'asseoir dans le jardin avec toutes mes paperasses. Par exemple, il m'arrive souvent, comme à toi, lorsque tu cours à la fenêtre, de laisser errer mes yeux et mon esprit çà et là, au lieu de travailler... C'est un insecte qui court sur mon papier ou se faufile dans les plis de ma robe; c'est une neige de pétales embaumés que le vent détache de l'arbre qui m'abrite et secoue sur mes cheveux; c'est un charmant petit oiseau qui sautille à deux pas de moi...

Bref, avec les meilleures intentions du monde, je ne fais pas grande besogne jusqu'à l'heure du déjeuner qui nous réunit toutes. L'après-midi nous ne nous quittons plus; nous préparons, en commun, les ornements de ces reposoirs, but de notre voyage; nous causons, nous rions, nous faisons de la musique. L'heure du dîner arrive; puis, à la chute du jour, quand l'*Angelus* sonne, nous nous rendons à l'église par les plus jolis sentiers du monde et nous finissons notre journée en assistant, avec tout le pays, à l'office de la Sainte Vierge; car jamais le mois de Marie n'a été suivi à V... avec tant de ferveur. Il est vrai, que, pour notre part, nous avons bien contribué à la splendeur de ses offices ! grâce à nous l'autel regorge de dentelles, de parfums, de lumières, de fleurs; l'église resplendit et pour couronner l'œuvre,

nous chantons de superbes cantiques. Thérèse, avec sa petite voix de fauvette fait les soli, Adrienne, Lucie, Marie et moi, renforcées par quelques jeunes filles du village que nous avons recrutées et *serinées* patiemment, formons les chœurs. C'est magnifique, je te dis ! et jamais les gens du pays n'ont rien entendu de pareil; aussi ils accourent avec un entrain, qui serait bien édifiant s'il était provoqué par la piété toute seule... Enfin, ils apprendront peut-être ainsi le chemin de cette église qu'ils laissent presque toujours déserte en autre temps !

Mon Dieu qu'on est indifférent des choses du salut dans ces campagnes ! — Est-ce bien indifférent qu'il faut dire ? ignorant ne serait-il pas plus juste ? — et que de bien ceux qui sont plus avancés en religion pourraient y faire, en prêchant d'exemple !

Nous rencontrons journellement une bonne femme qui, bien qu'habitant à deux pas de l'église, à l'ombre du clocher, presque sous le porche, n'y met pas le pied depuis vingt ans et n'y envoie jamais ses filles. Hier pourtant, attirée par les récits pompeux d'une de ses voisines, elle se décide à venir à l'exercice du mois de Marie. En sortant, elle pleurait d'émotion et de plaisir...

« Pourquoi donc ne venez-vous jamais aux offices, mère Gervais, puisque vous vous y trouvez si heureuse ? lui demanda Adrienne, témoin de ces touchantes larmes.

— A c't' heure, madame, c' n'est pas l' mode ici ! »

La réponse est authentique, elle fit rire Marie aux éclats et sourire la sérieuse Lucie, mais elle serra involontairement le cœur de Thérèse et le mien. Où la mode va-t-elle se nicher, et qu'elle était à plaindre, cette pauvre femme qui ne va à l'église que *par mode* et ignore tout ce qu'il y a de douceur à réfléchir, à aimer, à pleurer devant Dieu !

Notre occupation, pour le moment, ma bonne Florence, est donc de *faire venir la mode* d'aller à l'église, à V... Y parviendrons-nous ? je l'espère, si j'en juge par l'importance qu'ont ici nos moindres faits et gestes. Ces belles demoiselles de Paris sont, en vérité, l'événement du pays, lorsqu'elles franchissent le seuil de la résidence d'Adrienne, et du plus loin qu'on les aperçoit, les commères accourent à leur fenêtre ou sur le pas de leur porte. Les hommes quittent leur travail pour retirer leur chapeau; les jeunes filles étudient sournouement la forme de nos crinolines pour l'imiter gauchement le dimanche suivant; quant aux marmots, ils se contentent de courir à notre suite tant que nous n'avons pas l'air de les apercevoir; mais sitôt que l'une de nous fait mine de se retourner, vite ils s'enfuient comme des petits lièvres ! Les vaches même, rentrant du pâturage, cessent de brouter l'herbe du chemin pour nous regarder passer d'un œil rêveur; et les oies, qui circulent par troupeaux dans les rues du village, se dispersent, en sifflant, quand elles nous rencontrent pour nous céder le haut du pavé.

Avec tous ces bavardages vaniteux, j'oublie la parenthèse que je voulais ouvrir tout à l'heure. Elle est pourtant bien utile ! Croirais-tu, Florence, que malgré toutes les explications que j'ai données dans cette correspondance au sujet du changement de l'édition bleue ancienne en édition bi-mensuelle, avec ou sans patrons, nombre de nos amies me poursuivent jusqu'ici de

leurs réclamations, parce qu'elles n'ont reçu, le premier avril et le premier mai dernier, que le *Journal des Demoiselles à couverture jaune*, sans l'*Écho du Petit Courrier* et les gravures supplémentaires qu'elles étaient accoutumées à avoir en même temps; lorsque l'ancienne édition bleue ne paraissait qu'une fois par mois? Si elles n'avaient pas reçu ce complément qui leur manquait le 15, et si je ne les avais pas prévenues de ce nouveau mode d'envoi, je comprendrais leurs réclamations; mais après ce que j'ai dit, à plusieurs reprises, je ne puis supposer qu'une chose — qui rabat fort mon petit amour-propre! — c'est que malgré les jolies lettres que ces demoiselles nous adressent sur le plaisir qu'elles ont à lire leur cher journal, sans en passer une seule ligne, elles ont prêté une bien médiocre attention à ce que nous leur avons écrit à ce sujet... Moi qui me flattais d'avoir été claire et compréhensible!... Voilà une illusion de moins! Il faut toujours en perdre, dit-on, en ce monde: une hier, deux aujourd'hui, trois demain... et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus du tout!... Quelle triste pensée!

Grâce à Dieu, nous n'en sommes qu'aux premières l'une et l'autre, et malgré ma mauvaise humeur, je souhaite vivement que les petites étourdies contre lesquelles je maugrée en ce moment, soient encore moins avancées que nous. — Quoi qu'il en soit, si tu en connais quelques-unes, je te serai obligée, ma Florence, de leur répéter encore que : *désormais toutes les abonnées aux éditions bi-mensuelles, avec ou sans patrons, recevront leur journal en deux fois au lieu d'une, le premier de chaque mois, le JOURNAL DES DEMOISELLES à couverture jaune, pur et simple, absolument comme si elles étaient abonnées à l'édition à 12 francs pour les départements — et le 15, elles recevront le complément auquel elles auront droit, à savoir :*

Un patron imprimé recto et verso, pour les abonnées à l'édition bi-mensuelle avec patrons.

L'Écho du Petit Courrier des Dames et les gravures supplémentaires, pour les abonnées à l'édition bi-mensuelle avec gravures.

Enfin, le Patron et l'*Écho du Petit Courrier des Dames* avec les gravures supplémentaires, pour les abonnées à l'édition bi-mensuelle complète.

Est-ce assez explicite?

Encore une autre observation. — Recommande aux personnes de ta connaissance qui désireraient s'abonner à ces nouvelles éditions, de bien spécifier ce qu'elles veulent. On se borne presque toujours à nous demander l'édition bi-mensuelle avec supplément, ce qui nous embarrasse fort. Qu'entend-on par supplément? Il faut dire : — Je m'abonne à l'édition bi-mensuelle avec patrons — ou à l'édition bi-mensuelle avec gravures — ou à l'édition bi-mensuelle complète. De cette façon, il ne peut pas y avoir d'erreurs.

Ces grandes affaires administratives terminées, revenons ou plutôt arrivons à nos reposoirs. — Il y en aura deux dans la propriété d'Adrienne : un au bout de la grande avenue d'entrée; l'autre, au milieu d'une clairière, dans le bois qui entoure l'habitation. — Le premier de ces reposoirs sera blanc; l'autre rose; tous deux en papier découpé, imitant la dentelle.

Te serait-il agréable de savoir le moyen d'exécuter cette dentelle, aussi légère et fragile que riche?

Prends une ou plusieurs mains de papier à fleurs, — en les achetant en gros, rue Montorgueil ou rue Mauconseil, tu en auras au plus pour 3 ou 4 francs, — le papier blanc et le papier rose sont ce qui produit le plus joli effet. Colle les feuilles de ces mains les unes au bout des autres, de façon à avoir à peu près la longueur qu'aurait une nappe d'autel en étoffe. — Choisis un dessin imitant la guipure, puis replie tes feuilles de papier sur elles-mêmes en plusieurs doubles et bien également. — Tu décalques alors, au crayon, ton dessin sur le pli du dessus, et tu fixes tous ces papiers, repliés les uns aux autres, par un point de fil blanc ou noir en haut et en bas. — Cette opération a pour but de les empêcher de se séparer, afin que le découpage en soit bien régulier. — Prends maintenant tes ciseaux, et enlève délicatement tout l'intérieur du dessin, ainsi qu'on le faisait autrefois pour les dessus de lampe en papier, dont le *Journal des Demoiselles* a donné tant de modèles. — Quelques personnes se servent de canif pour découper, et, dans ce cas, appuient leur papier sur une planchette au lieu de le tenir simplement dans la main. — Il faut, bien entendu, s'arranger de façon à n'avoir qu'une épaisseur de papier pouvant facilement être traversée par le canif ou les ciseaux. — Autrement on s'abîmerait les mains, on risquerait de casser ses ciseaux, et on ne ferait que de mauvaise besogne.

Le découpage fini, on déplie son papier qui ressemble à une superbe dentelle et on le colle ou on le coud autour de sa nappe d'autel. Les plus jolies dentelles, comme effet, sont les blanches. — On peut y ajouter ça et là — sur les blanches surtout — des étoiles, des ornements, des chiffres de papier d'or ou d'argent découpé, que l'on colle dessus à la gomme. — Avec des guipures exécutées de même et plus petites, on garnit le dessus du tabernacle ou de la niche, on entoure les bannières, les supports des vases de fleurs ou des jardinières. — Des bobèches assorties pour les candélabres (le *Journal des Demoiselles* en a aussi donné bien des fois!) complètent cette garniture d'autel dont je ne saurais te rendre l'effet gracieux et charmant.

Je ne t'apprends pas comment on dresse un reposoir; c'est absolument comme l'autel dont il était question pour le mois de Marie dans les *Renseignements et conseils* de notre dernier numéro. — Une table, quelques petits bancs, un gradin formant escalier, si l'on en possède un, de l'étoffe blanche ou de couleur drapée, quelques tapis dissimulant le tout et voilà!

Notre reposoir blanc sera ainsi orné. Nous le recouvrons d'abord entièrement de linge blanc uni. Le bas de l'autel sera enveloppé, en outre, de mousseline blanche, sur laquelle nous aurons collé des étoiles découpées dans du papier d'or, à 15 centimes la feuille; au-dessus de ces étoiles, tombera notre garniture de nappe en papier blanc découpé, ornée aussi, mais très-modérément, de papier d'or collé.

Le fond de l'autel fera en même temps niche pour déposer le Saint-Sacrement. — Il sera tendu de blanc uni, puis de mousseline parsemée d'étoiles, et terminée par une espèce de toiture ou plutôt de dôme avançant, drapé de même et garni de dentelle semblable, comme travail et comme dessin, à la nappe, mais beaucoup moins haute. Bobèches de

cristal posées sur une autre bobèche blanche et or découpée, formant pendentif autour des branches dorées des candélabres. — Nous multiplierons le plus que nous pourrons les lumières que nous entremêlerons de fleurs. — Sur l'escalier formé par le gradin du bas de l'autel, riche tapis; massifs d'arbustes de chaque côté de cet escalier, auquel ils forment une espèce de rampe fleurie. — Enfin, pour compléter cet ensemble, aux quatre coins du reposoir et aux deux extrémités inférieures de l'escalier, six arbres magnifiques transportés là dans leurs caisses et ressemblant un peu aux palmiers. — Ils seront reliés entre eux par des suspensions, ornées aussi d'une espèce de volant de papier découpé retombant, et contenant aussi des fleurs rares. Dans chacune de ces suspensions, un vase rempli de fleurs sera posé sur un support, garni comme le reste, de dentelle découpée. — Un petite caisse, plus longue que large, placée toute droite, remplirait à merveille l'office de support; de même qu'une assiette creuse soutenue par quatre cordeaux enlacés dessous en croix, et réunis par-dessus pour ne plus former qu'un seul cordon ou attache, serait très-bien pour les suspensions.

Mais je t'entends d'ici te récrier sur ce que tout le monde n'a pas des palmiers et une serre à son service; mon Dieu, on peut parfaitement imiter ces palmiers à l'aide des longues feuilles de roseaux qui croissent sur le bord de l'eau. « On les réunit par bouquets, puis on monte solidement ces bouquets en les attachant avec une ficelle au sommet d'une grosse tige d'arbrisseau qui termine le tronc du palmier. — Il n'y a plus ensuite qu'à planter ces arbres rares autour du reposoir.

Le reposoir rose, celui de la clairière, sera plus rustique. — Un gradin de mousse, — de la vraie mousse, s'il vous plaît! — le supportera, et nous parsèmerons cette mousse de roses roses et de marguerites blanches des prés. L'autel tout blanc et rose, aura une garniture en papier rose découpé, retenue au-dessus de la nappe par une guirlande de mousse, de roses et de marguerites. La niche sera aussi en mousse, ornée de fleurs.

Les chandeliers tout voilés de percaline rose, retenue par de minces cordons de mousse, auront pour bobèches de grosses couronnes de mousse, de roses et de marguerites. — De grands bouquets mélangés des mêmes fleurs et de longs roseaux s'épanouiront entre ces chandeliers.

Derrière l'autel, une demi-douzaine de jeunes arbres, privés de leur tête de feuillage, que nous remplacerons par de longues banderoles blanches, à pieuses devises, encadrées gracieusement de dentelle de papier rose, se rattacheront les uns aux autres par des guirlandes de mousse, de roses et de marguerites; et ces guirlandes, en s'entremêlant et en se reliant sur elles-mêmes, formeront autour de notre reposoir le plus joli et le plus frais des réseaux.

Joins à cela, un peu de beau ciel bleu au-dessus de la clairière, un gai soleil filtrant à travers le feuillage, un vent caressant agitant les banderoles, de joyeux gazouillements d'oiseaux...

Figure-toi une foule endimanchée et recueillie, se pressant aux abords de cet autel improvisé; des jeunes filles voilées portant avec orgueil et em barras, tout ensemble, les cordons de satin d'une

belle bannière frangée d'or; des enfants de chœur rivalisant de zèle, si ce n'est de talent, avec les petits chantres du bois pour célébrer les louanges du Seigneur; des fillettes aussi rouges, sous leurs robes blanches, que les coquelicots qu'elles effeuillent, conduites par Pauline, devant le Saint-Sacrement, et tu auras une idée de la cérémonie pieuse et charmante que nous préparons en ce moment.

Tiens, vois-tu le dais qui s'arrête?... Chacun s'agenouille dévotement sur la mousse, l'encens fume avec un parfum plus pénétrant encore que les âpres senteurs du bois; les fillettes rangées symétriquement de chaque côté de l'autel jettent avec plus d'ardeur que jamais leurs coquelicots au bon Dieu, que M. le curé vient de déposer respectueusement dans son tabernacle de fleurs. Puis chantres et enfants de chœur se taisent... une clochette argentine retentit, les têtes se courbent plus bas, les âmes s'élèvent plus haut, et tandis que le pasteur, d'une voix lente, solennelle, rompt seul, par les paroles sacrées, ce silence imposant, les petits oiseaux qui, étonnés de ce calme soudain, avaient interrompu un instant leur joyeux ramage, se remettent à gazouiller de plus belle, et nous, nous les humbles ouvrières, les infimes *paratriées* de ces splendeurs, le cœur gonflé de paix, de reconnaissance, de joie, nous remercions Dieu tout bas d'avoir fait pour ses enfants de si bons jours, de si pures jouissances et de si belles fêtes!...

Voilà de quoi nous parlons, de quoi nous rêvons depuis bien des semaines, ma Florence! Du moins ces rêves-là n'auront pas, comme tant d'autres, la désillusion pour le lendemain. — Si le temps allait se gâter pourtant? S'il pleuvait: Bah! nous déferions nos reposoirs et nous prions dans l'église. Le bon Dieu ne nous entendrait pas moins là que dans le bois d'Adrienne, et lui qui apprécie tout à sa juste valeur, il nous tiendrait compte de notre petit sacrifice et de notre résignation à sa volonté autant que du plus beau des reposoirs.

JEANNE.

MODES

Combien est loin de nous le temps des *diligences*, et quel aspect différent de celui d'une cour de messageries, offrent aujourd'hui les abords d'un chemin de fer, au moment du départ; j'en veux pas comparer ici les véhicules qui sillonnaient autrefois les grandes routes et transportaient lentement quelques voyageurs, aux longues files de wagons dans lesquels la locomotive entraîne à sa suite une foule nombreuse de *colis* animés et inanimés. Certainement si l'on est rendu au but plus rapidement et plus confortablement qu'il y a quelque vingt années, on est loin d'obtenir les mêmes égards, et il faut avouer que l'on n'est plus considéré que comme des *choses*. Pour en revenir à mon sujet, la différence sur laquelle je voulais insister était celle de la toilette; rien n'était plus curieux et plus grotesque que la *population* d'une diligence: les femmes les plus élégantes, sauf quelques rares exceptions, exhumaient pour recevoir la poussière des routes, les chapeaux et les vêtements les plus fanés et les plus *démodés*; tout était assez bon pour s'enfermer dans ces boîtes étroites, qui se seraient certainement opposées à l'invasion des crinolines. Le véritable touriste jette un coup d'œil de regret sur ce mode de

comotion ; tout est changé aujourd'hui, non-seulement on peut se rendre à un point très-éloigné avec une toilette fraîche, mais on fait préparer les plus charmants costumes, que l'on se garderait bien d'entreprendre avant le moment de monter en wagon ; aussi une gare de chemin de fer, quelques instants avant le départ d'un train express, est-elle comme le rendez-vous d'une réunion brillante ; si l'on s'y glisse toujours quelques extravagances, nous les laisserons de côté pour ne nous occuper que des toilettes de voyage jolies et de bon goût.

Les capuchons s'adaptent à tous les vêtements : collet, paletot, écharpe. C'est une manière assez agréable d'emporter sa capeline sans l'ajouter aux colis toujours beaucoup trop nombreux. Si la robe est en alpaga mohair, lino, etc., le vêtement peut être pareil à la robe, ou en coté rayé noir et blanc ou gris et blanc, orné d'une corde noire ou assortie à la nuance de l'ornement de la robe ; ou bordé d'un simple galon ; avec une robe pointillée ou chinée, on fera le pardessus en même étoffe ou en drap français pointillé ou chiné noir et blanc. Les boutons sont toujours d'une dimension assez grande, ronds, carrés, ovales. J'ai vu une très-jolie fantaisie pour confection de bain de mer : les boutons en nacre avaient la forme de nautilus ou colimaçons nacrés. Les paletots, comme je vous l'ai déjà dit, sont très-courts mais il ne faut pas exagérer cette exigüité et amener le pardessus aux proportions d'une veste. Si le capuchon fixé au vêtement a une raison d'être pour le voyage, il est fort disgracieux pour pardessus de ville.

Les robes sont aussi accompagnées du jupon pareil ; la robe est relevée à chaque lé, soit par des nœuds en cordes, soit par des pattes fixées à la ceinture, et retenant le bas de la jupe par des boutons, ou bien encore les pattes sont fixées à l'envers au bas de la jupe, et boutonnées sur la couture ; l'ornement est alors reporté sur le jupon, il est assorti au relevé jupe ; il sera donc bordé d'une corde formant un dessin sur chaque couture si la robe est retenue par des nœuds en corde. Si les pattes sont en velours, bordées de velours, en dentelle, ou en passementerie, le jupon sera orné de velours, de dessins bordés de velours, d'entredeux en dentelle, ou de passementerie.

La jupe montée sur ceinture à pointe, ou droite, avec la petite veste et la chemisette blanche, est presque de rigueur pour costume élégant de voyage ; si l'on veut faire un corsage montant fermé, il sera à basque devant et derrière, et ceinture avec boucle ; quant à la ceinture avec boucle sur le paletot avec ou sans capuchon, je ne puis l'admettre, elle est trop peu gracieuse.

Tel petit que soit le chapeau rond cette été, il est cependant le seul acceptable pour les voyageuses, qui malheureusement ne sont plus dispensées de l'ombrelle comme au temps des chapeaux moissonneuses. N'empêchez pas une ombrelle blanche ou de couleur fraîche ; adoptez le parasol écu doublé de soie bleue, verte ou mauve ; les montures des ombrelles et parasols sont charmantes en ce moment : les manches sont peut-être un peu gros, mais en bois si bien sculpté, ou en cuir si élégamment frappé que ce sont de véritables objets d'art.

Comme nuance, le gris est toujours en très-grande

faveur ; il m'est assez difficile de répondre à cette question : « *Quel est le gris le plus à la mode ?* » tous les gris sont portés ; gris cendre, gris fauvette, gris de lin, gris tourterelle, gris poussière, gris ardoise, gris acier, etc., etc. Je n'en finirais pas, si je voulais énumérer, ainsi que cela m'est demandé, toutes les nuances de gris et écu, sous lesquelles paraissent les étoffes de toutes sortes, et je dois même vous engager à ne pas vous attacher trop à un nom de couleur, car chaque magasin a pour ainsi dire sa dénomination pour les nuances comme pour les étoffes de fantaisie ; il est toujours beaucoup plus prudent de vous faire expédier des échantillons, lorsque vous ne pouvez choisir vous-même une robe dans un magasin.

Le lino, poil de chèvre ou mohair *mais*, a un assez grand succès pour les jeunes femmes ; cette nuance est fort jolie surtout avec ornements noirs, comme toilette de campagne, mais elle est trop voyante pour costume de voyage.

On fait cette année beaucoup d'ornements en paille que l'on pose, ainsi que l'acier et les paillettes d'or, sur les robes, chapeaux et confections, je me bornerai à vous en recommander quelques-uns : tels que cordes, oiseaux, grelots et aigrettes pour chapeaux, et les galons en paille, avec ou sans liséré de couleur pour robe de piqué blanc ; quant aux confections, ce genre d'ornement ne leur convient nullement ; les sequins en paille, qui sont cependant prodigués sur tous les objets dont je viens de vous parler, sont d'un effet très-lourd et ont très-peu de solidité.

Les toilettes de mariée se font ou très-simples ou très-ornées ; mais à mon avis, une robe en taffetas très-ample et très-longue sans aucun ornement ou avec ornement fort simple est bien préférable à une robe surchargée de dentelles, de passementeries et de rubans. J'en ai vu une charmante en gros de Lyon ornée dans le bas d'une corde, la même corde un peu plus petite garnissait les coutures du corsage, les entournures et le bas des manches ; le corsage qui était fait à ceinture avec boucle de nacre de perle était fermé avec des boutons de nacre de moyenne grosseur ; quelques branches de fleurs d'orange étaient fixées dans une natte-diadème et formaient, avec la traîne, une coiffure simple et gracieuse ; le voile en tulle très-long et très-ample était fixé sur la tête de manière à pouvoir se baisser sur la figure.

Un autre ornement simple pour robe de mariée se compose de boutons carrés en nacre posés en équerre dans le bas de chaque couture de la jupe. Si l'on veut employer de l'anglaise on pourra la disposer en volants, ou garnissant une tunique, ou bien encore en tablier ; on pose une petite corde en soie ou une passementerie mêlée de jais blanc sur la tête de la dentelle. On fait aussi pour l'été beaucoup de toilettes de mariée en tarlatane garnie de petites ruches ou de petits rubans.

Les robes de grenadine noire pour grand deuil peuvent se garnir de biais en grenadine posés à plat dans le bas, ou formant des ondulations, ou des créneaux ; on peut aussi faire un petit galon gansé avec quatre, cinq, six ganses, ou plus, que l'on enfermera les unes après les autres dans un biais de grenadine ; on garnit le châle ou le petit paletot en grenadine ; comme la robe ; seulement pour ce dernier vêtement, ou pour un collet, si on le préfère, il faudra le doubler d'un taffetas léger ou de foulard. Lorsque le deuil

n'est plus tout à fait aussi sévère, on mêle un peu de guipure dans les ornements. Les corsages se font montants, avec doublure décolletée si l'on veut, et manches longues presque pendantes comme celles des autres corsages. Pendant que nous parlons de toilettes de deuil, je veux vous engager à adopter le chapeau de grenadine de préférence au chapeau de crêpe, qui est plus chaud et qui prend beaucoup plus la poussière.

Quant aux colliers en grosses perles noires pour lesquels on me demande souvent mon avis, je répondrai que c'est une mode qui n'a aucune raison d'être et qui, de plus, est d'assez mauvais goût.

Les robes en étoffes légères, linos, gaze de Chambréry ou mousseline peuvent se faire avec corsage montant sur les patrons ordinaires avec corsage de dessous décolleté; on les fait à ceinture ou à basques, seulement il faut avoir soin pour ces dernières de les doubler de mousseline raide afin de les empêcher de se rouler des coins. On fait de très-jolis corsages plissés à plis de un centimètre ou un centimètre et demi, ou décolletés avec trois gros plis devant et derrière; ces plis sont retenus dans le haut par la garniture, et dans le bas légèrement froncés en ramenant les fronces un peu au milieu de manière à former la gerbe; ces corsages ne peuvent convenir qu'aux jeunes filles. Les manches sont longues avec les corsages montants; on peut les faire courtes ou longues avec les corsages décolletés ou garnir seulement l'entournure. Quant aux ornements des étoffes dont nous venons de parler, il faut nécessairement qu'ils soient très-légers; on les fait en étoffe pareille à la robe ou avec des petits velours très-étroits ou des galons de soie ayant un demi-centimètre de largeur ou des bouclettes de rubans; pour jeune femme, ce sont des entredeux en guipure ou dentelle que l'on pose sur les coutures du corsage et sur la jupe en les disposant en ondulations, ou dessinant des arabesques, ou bien encore des médaillons ou des pattes préparées exprès pour ce genre d'ornement.

Les mousselines et les piqués imprimés, à dispositions, sont une grande ressource pour les personnes qui font leurs robes elles-mêmes et qui n'aiment pas à avoir l'embarras des garnitures à faire et à poser; ces impressions imitent quelquefois très-bien les dentelles, les cordes, les galons cachemires ou les dessins soutachés que l'on fait sur les robes de piqué.

Le chantilly est toujours en grande vogue; cette année, on fait des dessins spéciaux pour rotondes, ceintures, vestes, etc.; ces vêtements complètent très-bien une toilette habillée, seulement je ne conseillerai pas de porter des imitations; si bien faites qu'elles puissent être, elles n'ont jamais la même apparence que la dentelle véritable, elles s'amollissent

à l'humidité et donnent un air négligé aux plus jolies toilettes; cependant je veux vous faire encore une recommandation avant de terminer le chapitre des dentelles: c'est de ne les porter qu'avec des toilettes fraîches et assez habillées pour justifier ces ornements qui sont toujours d'une certaine valeur.

Mais j'entends parmi vous des murmures; un grand nombre de personnes ne peuvent mettre le prix à des dentelles et comptaient sur les imitations pour avoir un châle d'été habillé et léger, ou pour garnir un collet ou une robe, et je viens renverser tous leurs projets; je ne veux pas les laisser dans l'embarras et je leur conseillerais de prendre de la guipure ou de la dentelle de lama. Ces sortes de dentelles, d'un prix bien moins élevé que le chantilly, accompagnent bien une toilette habillée et ne peuvent même pas se porter en négligé avec une robe bon marché.

La forme des chapeaux, cet été, n'exige pas un grand changement dans la manière de se coiffer; on fait cependant les coiffures un peu moins élevées sur le dessus de la tête et les cheveux resteront toujours tombant un peu dans le cou tant que le chapeau empire ne sera pas adopté.... Mais j'oubliais que je voulais vous parler des coiffures en cheveux et non de ce nouveau chapeau empire; revenons donc à nos frisons, chignons, catogans, etc., et parlons de la natte diadème qui sied généralement très-bien; si vous avez le bonheur de posséder des cheveux en assez grande quantité, vous nouerez vos cheveux derrière et vous séparerez une mèche assez grosse pour faire une natte large de deux doigts à peu près; vous poserez cette natte sur le dessus de la tête en la faisant tourner et la rattachant à l'endroit d'où elle est partie; puis vous roulez les bandeaux autour de la natte en relevant les cheveux sur les tempes et vous ferez deux coques lisses derrière ou un seul nœud roulé; on termine souvent la coiffure en posant le peigne tout garni de petits frisons, ce qui est très-joli et très-commode surtout pour la coiffure avec natte diadème qui demande une grande quantité de cheveux; aussi je dois vous dire que les coiffeurs, prévoyant l'embarras où se trouveraient un grand nombre de dames, ont préparé des nattes diadème qui se placent très-facilement. Vous connaissez mon antipathie pour l'imitation; cependant si peu de personnes ont une abondance de cheveux en rapport avec les coiffures nouvelles que je fermerai les yeux en prévenant celles d'entre vous qui sont esclaves de la dernière mode et qui commenceront à porter des postiches, qu'elles devront, dorénavant, faire entrer dans leur budget une certaine somme consacrée à l'achat et à l'entretien des cheveux!

EXPLICATIONS

Planche VI

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Store — 2 et 3, Parure — 4, Écusson avec A. G. — 5, Marguerite — 6, L. F. — 7, E. F. D. enlacés — 8, Coin pour cravate — 9, Élise — 10, A. M. V. enlacés — 11 et 12, Parure — 13, M. G. S. enlacés — 14, L. M. — 15, Adèle — 16, Camille — 17, Écusson avec A. K. — 18, Alice — 19, I. P. — 20, Louise — 21, Écusson avec M. G. enlacés — 22, Écusson avec J. F. — 23, R. A. avec couronne de vicomte —

24, *Aline* — 25, L. R. enlacés — 26, *Marie* — 27, Mouchoir avec J. M. H. — 28, Écusson avec M. J. — 29, P. F. avec couronne de vicomte — 30, Coin pour cravate.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 18, Robe — 19 à 21, Bonnet de baby — 22 à 24, Calotte au crochet — 25, Dentelle tricotée.

COTÉ DES BRODERIES

1, *Store*, feston et jours application de nansouk sur gros tulle, ou broderie en chaînette sur mousseline. On donnera au store la hauteur nécessaire pour l'appartement auquel il est destiné; en répétant le raccord du dessin; on ne reproduira, pour le haut du store, que l'encadrement du bas sans le feston. Si l'on veut ajouter un semé, on détachera du dessin, soit une branche de feuillage avec pois, soit une avec fleur; on peut encore alterner dans le semé de grandes et petites branches.

2 et 3, *Parure*, col rabat, plumetis, cordonnet et point de sable sur mousseline. Le col qui se monte sur la chemisette, donnée en mai, est garni d'une valenciennne tournant autour des deux pattes. La manchette, qui est fermée sur le dessus du bras, est également montée sur la manche publiée en mai; la valenciennne doit être posée des deux côtés du dessin et tourner autour de la patte.

4, Écusson avec A. C., plumetis, cordonnet et point de sable.

5, *Marguerite*, pois ou point à la minute, et point de poste.

6, L. F. pour linge de table, feston et pois.

7, E. F. D., plumetis.

8, Dessin pour coin de cravate, plumetis et point russe.

9, *Elise*, plumetis et cordonnet.

10, A. M. V. enlacés, pour linge de table, plumetis.

11 et 12, *Parure* avec papillons, broderie russe sur toile, les boutonnères des manchettes doivent être faites en dedans de la broderie.

13, M. G. S. enlacés, plumetis et cordonnet.

14, L. M., pour linge de table, feston.

15, *Adèle*, plumetis.

16, *Camille*, plumetis et cordonnet.

17, Écusson avec A. K., plumetis et cordonnet.

18, *Alice*, plumetis.

19, I. P. enlacés, plumetis.

20, *Louise*, pois.

21, Écusson avec M. G., plumetis, feston et cordonnet.

22, Écusson avec J. F., plumetis, cordonnet et point de sable.

23, R. A. avec couronne de vicomte, plumetis, point de sable et cordonnet.

24, *Aline*, plumetis et cordonnet.

25, L. R. enlacés, plumetis, cordonnet, pois et point de sable.

26, *Marie*, plumetis et cordonnet.

27, Mouchoir, feston, plumetis et cordonnet, il faudra supprimer le bouquet au coin où l'on placera le chiffre.

28, Écusson avec J. M., plumetis, cordonnet et point de sable.

29, P. F. avec couronne de vicomte, pour linge de table, plumetis, cordonnet et pois.

30, Coin pour cravate, broderie au passé, ou plumetis pour boutonnière de chemise d'homme.

COTÉ DES PATRONS

1 à 18, Robe avec jupe à pointes et veste.

1, Veste devant.

2, Petit côté du dos.

3, Moitié du dos.

4, Ceinture brodée.

5, Patte de la jupe.

6, Patte d'épaule de la veste.

7, Dessin pour les pattes de la manche.

8, Patte du haut de la manche.

9, Patte du bas de la manche.

10, Patte du haut de la manche.

11, Jupe moitié de la première pointe.

12, Deuxième pointe.

13, Troisième pointe.

14, Quatrième pointe.

14 (bis), Ceinture de la jupe.

15, Manche dessus.

16, Manche dessous.

17, Croquis devant.

18, Croquis dos.

Cette robe est en piqué blanc brodée en lacet noir très-fin; les lés de la jupe sont réunis en suivant les lettres de raccord et montés sur la ceinture n° 14 (bis), la patte n° 5 est le dessin et le patron pour toutes les pattes posées sur chaque couture et fixées avec la jupe à la ceinture n° 14 (bis). Toutes ces pattes doivent descendre à 30 ou 35 centimètres du bas de la jupe; elles ne sont donc pas toutes de même longueur, mais il sera facile d'ajouter ou de supprimer, suivant la longueur, quelques traits dans le haut du dessin. Il faudra coudre la veste et la ceinture n° 4 avant de les broder. Le dessin n° 7 sera aussi diminué pour les pattes 9 et 10; les pattes 8 et 10 sont placées en haut de la manche, deux pattes n° 8 aux lettres de raccord, b, du n° 15 et la patte 10 à la lettre e du même patron. Les trois pattes du bas de la manche sont taillées sur le patron n° 9.

19 à 21, BONNET DE BABY.

Bonnet en nansouk; faites sur une bande de nansouk, les trois séries de : un gros pli — trois petits plis indiqués au patron n° 19 par des raies ombrées; taillez la passe du bonnet sur ce même patron, puis un rond sur le n° 20, faites sur l'endroit un petit rempli à la passe et froncez de D à E, après l'avoir fermée de B à C par une couture piquée; puis réunissez la passe au rond, à l'envers, en suivant les lettres de raccord, et couvrez la couture à l'endroit avec un biais de 7 millimètres, en nansouk double, piqué des deux côtés; le bonnet est bordé tout autour, à l'envers, d'un faux ourlet en biais de 7 à 8 milli-

mètres. On peut garnir ce petit bonnet d'une bande, ourlée avec plis, festonnée ou d'une valenciennne.

22 à 24, CALOTTE AU CROCHET.

22, Détail du fond.

23, Détail du bas.

24, Croquis de la calotte.

CALOTTE au crochet en cordonnet de Berlin bleu et noir.

Le fond bleu est en crochet à jour, et le dessin noir en crochet mat. Tout le travail est en brides, et mailles-chainettes.

Montez 9 mailles-chainettes en cordonnet noir, fermez la chaîne par une maille passée; la maille passée se fait en piquant le crochet dans une maille et tirant le fil dans cette maille et dans la boucle qui est sur le crochet.

Les 3 premières mailles-chainettes au commencement de chaque rang forment la première bride.

1^{er} RANG. — 5 mailles-chainettes — 8 fois : (1 bride — 2 mailles-chainettes). Terminez le rang par une maille passée dans la 3^e maille des 5 mailles-chainettes du commencement du rang.

2^e RANG. — 7 mailles-chainettes — 8 fois : (1 bride — 4 mailles-chainettes) — 1 maille passée dans la 3^e maille-chainette du commencement du rang.

3^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 bride — 8 fois : (4 mailles-chainettes — 3 brides) — 4 mailles-chainettes — 1 bride — 1 maille passée dans la 3^e maille-chainette du commencement du rang.

4^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 2 brides — 8 fois : (4 mailles-chainettes — 5 brides) — 4 mailles-chainettes — 2 brides — 1 maille passée dans la 3^e maille-chainette du commencement du rang.

5^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 3 brides — 8 fois : (4 mailles-chainettes — 7 brides) — 4 mailles-chainettes — 3 brides — 1 maille passée, on voit qu'à tous les rangs cette maille est prise dans la 3^e maille-chainette du commencement du rang, nous ne le répéterons donc plus.

6^e RANG. — 3 mailles-chainettes — 4 brides — 8 fois : (4 mailles-chainettes — 9 brides) — 4 mailles-chainettes — 4 brides — 1 maille passée.

Au rang suivant, vous prenez la soie bleue. Nous indiquerons à chaque maille la nuance par les lettres *b* et *n*; lorsque vous changez de soie il faut terminer la maille précédant celle qui doit être d'une autre nuance avec cette soie qui doit servir pour la maille. Ainsi, travaillant avec la soie noire, vous avez à faire une maille bleue, vous terminez la dernière maille noire avec le cordonnet bleu; si vous avez à prendre la soie bleue après une maille-chainette, vous faites cette maille avec la soie bleue qui se trouve ainsi posée sur le crochet pour la maille suivante; si vous la prenez après une bride, vous tirez la soie bleue dans les deux derniers fils qui sont sur le crochet en terminant la maille, vous suivez la même explication avec les nuances contraires pour passer du bleu au noir.

Il faut toujours tenir vos deux soies ensemble sur le doigt et enfermer dans chaque maille celle dont vous ne vous servez pas.

Si vous travaillez avec la soie noire: pour les mailles-chainettes, si la soie noire est posée sur votre doigt, au-dessus de la bleue, pour enfermer celle-ci dans la maille, vous tirez le fil en passant le crochet sous la soie bleue; si la noire est posée sur

votre doigt, au-dessous de la bleue, vous tirez le fil au-dessus de la soie bleue.

Dans les brides, supposant toujours que vous travaillez avec la soie noire, vous passez le crochet sous la soie bleue pour tourner la soie noire autour du crochet, piquez le crochet dans la maille du rang inférieur, tirez le fil dans les deux premières boucles qui sont sur le crochet, et pour terminer la maille, tirez le fil en faisant passer le crochet au-dessus de la soie bleue qui se trouve ainsi enfermée entre les deux parties de la maille; si vous n'avez pas l'habitude de ce travail à deux soies, il faudra vous exercer à enfermer la soie et à changer les nuances avant d'entreprendre la calotte.

7^e RANG. — 3 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 8 fois : (— 4 mailles-chainettes *n* — 5 brides *n* — 1 bride *b* — 5 brides *n*) — 4 mailles-chainettes *n* — 5 brides *n* — 1 maille passée *b*.

8^e RANG. — 3 mailles-chainettes *b* — 1 bride *b* — 5 brides *n* — 8 fois : (4 mailles-chainettes *n* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n*) — 4 mailles-chainettes *n* — 5 brides *n* — 1 bride *b* — 1 maille passée *b*.

9^e RANG. — 3 mailles-chainettes *b* — 2 brides *b* — 5 brides *n* — 8 fois : (— 4 mailles-chainettes *n* — 5 brides *n* — 5 brides *b* — 5 brides *n*) — 4 mailles-chainettes *n* — 5 brides *n* — 2 brides *b* — 1 maille passée *n*.

10^e RANG. — 3 mailles-chainettes *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n* — 8 fois : (— 1 maille-chainette *n* — 3 mailles-chainettes *b* — 1 maille-chainette *n* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 1 bride *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n*) — 1 maille-chainette *n* — 3 mailles-chainettes *b* — 1 maille-chainette *n* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 1 maille passée *n*.

11^e RANG. — 3 mailles-chainettes *n* — 1 bride *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n* — 8 fois : (— 2 mailles-chainettes *b* — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides — 3 brides *b* — 3 brides *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n*) — 2 mailles-chainettes *b* — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 1 bride *n* — 1 maille passée *n*.

12^e RANG. — 3 mailles-chainettes *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n* — + 2 mailles-chainettes *b* — 2 fois : (— 1 bride *b* — 1 maille-chainette *b*) — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 1 bride *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n* — retournez au signe + et répétez 8 fois le dessin compris entre ces deux signes — 2 mailles-chainettes *b* — 2 fois : (— 1 bride *b* — 1 maille-chainette *b*) — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 1 maille passée *b*.

13^e RANG. — 3 mailles-chainettes *b* — 2 brides *b* — 5 brides *n* — + 2 mailles-chainettes *b* — 4 fois : (— 1 bride *b* — 1 maille-chainette *b*) — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 5 brides *b* — 5 brides *n* — retournez au signe + — terminez par 2 mailles-chainettes *b* — 4 fois : (— 1 bride *b* — 1 maille-chainette *b*) — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 2 brides *b* — 1 maille passée *b*.

14^e RANG. — 3 mailles-chainettes *b* — 1 bride *b* — 5 brides *n* — + 2 mailles-chainettes *b* — 6 fois : (— 1 bride *b* — 1 maille-chainette *b*) — 1 bride *b* — 2 mailles-chainettes *b* — 5 brides *n* — 3 brides *b* — 5 brides *n* — retournez au signe + — 2 mailles-

chainettes b — 6 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 5 brides n — 1 bride b — 1 maille passée b.

15° RANG. — 3 mailles-chainettes b — 5 brides n — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 8 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 5 brides n — 1 bride b — 5 brides n — retournez au signe + — 2 mailles-chainettes b — 8 fois : (1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 5 brides n — 1 maille passée n.

16° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 4 brides n — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 10 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 9 brides n — retournez au signe + — 2 mailles-chainettes b — 10 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 4 brides n — 1 maille passée n.

17° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 3 brides n — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 12 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 7 brides n — retournez au signe + — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 3 brides n — 1 maille passée.

18° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 2 brides n — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 14 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 5 brides n — retournez au signe + — 2 mailles-chainettes b — 14 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 1 bride b — 2 mailles-chainettes b — 2 brides n — 1 maille passée n.

19° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 1 bride n — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 3 brides n — retournez au signe + 18 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 1 bride n — 1 maille passée n.

20° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 20 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 1 bride n — retournez au signe + — 20 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille passée b. — Coupez le cordonnet noir à la fin de ce rang, les 7 rangs suivants étant bleus.

21° RANG. — 3 mailles-chainettes — 31 fois : (— 1 maille-chainette — 1 bride) — 1 maille-chainette — 1 bride dans la même maille que la dernière bride. — 32 fois : (1 maille-chainette — une bride) — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans la même maille. — 31 fois : (— 1 maille-chainette — 1 bride) — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans la même maille. — 32 fois : (— 1 maille-chainette — 1 bride) — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans la même maille. — 31 fois : (— 1 maille-chainette — 1 bride) — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans la même maille. — 31 fois : (— 1 maille-chainette — 1 bride) — 1 maille-chainette — 1 bride prise dans la même maille. — 1 maille-chainette — 1 maille passée.

Les augmentations du fond étant terminées au 21° rang, vous devez avoir 390 mailles, et vous faites 6 rangs de 1 maille-chainette — 1 bride en plaçant toujours les brides au-dessus des brides.

28° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 1 bride n — 64 fois : (1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 3 brides n) — 1 maille-chainette b —

1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 bride n — 1 maille passée b.

29° RANG. — 4 mailles-chainettes b — 64 fois : (— 3 brides n — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 3 brides n — 1 maille-chainette b — 1 maille passée b.

30° RANG. — Bleu uni comme le 22° rang — 1 bride — 1 maille-chainette.

31° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 20 brides n — 14 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 21 brides n) — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 maille passée n.

32° RANG. — Comme le 31°.

33° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 3 brides n — 1 maille-chainette b — 6 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 4 brides n — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 4 brides n — 6 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — retournez au signe + — 4 brides n — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 1 maille passée n.

34° RANG. — Comme le 33°.

35° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 3 brides n — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 bride b — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — retournez au signe + — 17 brides n — 1 maille passée n.

36° RANG. — Comme le 35°, sauf la maille passée de la fin du rang qui est bleue.

37° RANG. — 4 mailles-chainettes b — 3 fois : (— 1 bride b — 1 maille-chainette b) — 4 brides n — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 4 brides n — 6 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — retournez au signe + — 4 brides n — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 4 brides n — 2 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b) — 1 maille-chainette b — 1 maille passée b.

38° RANG. — Comme le 37°, sauf la maille passée qui est noire.

39° RANG. — 3 mailles-chainettes n — 11 brides n — 14 fois : (— 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 21 brides n) — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 1 bride b — 1 maille-chainette b — 9 brides n — 1 maille passée n.

40° RANG. — Comme le 39°, sauf la maille passée qui est noire.

41° RANG. — Comme le 30°.

42° RANG. — Comme le 28°.

43° RANG. — Comme le 29°.

44° RANG. — Tout en brides bleues.

On consultera les croquis 22 et 23 pour la position des mailles, et l'explication pour le compte des mailles, qui n'est pas tout à fait exact sur le croquis.

On pourra faire monter cette calotte chez M^{lle} Ribaut, 3, rue de Rohan; 4 fr. pour le montage, — et 3 fr. pour le gland.

25, DENTELLE tricotée.

Montez 14 mailles.

1^{er} RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter. — mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple — 1 passe — 3 fois : (2 mailles ensemble — 1 passe) — 1 maille simple — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 15 mailles sur l'aiguille).

2^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 15 mailles sur l'aiguille).

3^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 5 fois : (2 mailles ensemble — 1 passe) — 1 maille simple — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 16 mailles sur l'aiguille).

4^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 12 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 16 mailles sur l'aiguille).

5^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple — 1 passe — 4 fois : (2 mailles ensemble — 1 passe) — 1 maille simple — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 17 mailles sur l'aiguille).

6^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 13 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 17 mailles sur l'aiguille).

7^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 2 mailles simples — 1 passe — 4 fois : (2 mailles ensemble — 1 passe) — 1 maille simple — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 18 mailles sur l'aiguille).

8^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 14 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 18 mailles sur l'aiguille).

9^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles ensemble — 1 passe — 2 mailles ensemble — 2 mailles simples — 5 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 18 mailles sur l'aiguille).

10^e RANG. — Comme le 8^e.

11^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 fois : (2 mailles ensemble) — 5 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 17 mailles sur l'aiguille).

12^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 13 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 17 mailles sur l'aiguille).

13^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 5 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 16 mailles sur l'aiguille).

14^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 12 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 16 mailles sur l'aiguille).

15^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 2 fois : (2 mailles en-

semble) — 4 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 15 mailles sur l'aiguille).

16^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 15 mailles sur l'aiguille).

17^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 2 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 4 fois : (1 passe — 2 mailles ensemble) — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 14 mailles sur l'aiguille).

18^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 10 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (reste 14 mailles sur l'aiguille).

PETITE PLANCHE DE CROCHET

Coin pour rideau, crochet carré ou filet brodé; ce dessin peut servir pour voile de fauteuil, dessus d'édredon ou dessus de lit.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Ce dessin, qui doit être regardé en plaçant le titre à gauche et la légende à droite, peut être exécuté pour tapis, fauteuil, chaise, chauffeuse, tabouret, coussin, tapis de table, etc. On emploiera du cordonnet ou de la soie d'Alger pour la nuance mais, et de la soie d'Alger pour le vert le plus clair et le violet foncé.

BUVARD AVEC ALPHABET

Dessus de buvard en moire ou gros grain, et appliques de velours bordées d'une soutache d'or, les épis sont brodés au passé en cordonnet d'or, les barbes en points lancés, les tiges sont en soutache algérienne. Les lettres sont en appliques de velours noir et de velours blanc maintenues par de la soutache algérienne, il ne faut pas tracer et découper les appliques par petits carrés, mais par ensemble de carrés : ainsi la lettre A est composée de 5 appliques blanches et 11 appliques noires; l'alphabet que nous avons ajouté à ce joli buvard, permettra à chacune de nos abonnées d'y placer le chiffre qu'elle voudra. On fera monter ce buvard à l'adresse donnée pour la calotte, n^{os} 22 à 24; le montage coûte 30 francs avec serrure et 25 francs sans serrure. Ce dessin peut également servir pour écran et pour album.

GRAVURE DE MODES (1)

Toilette de jeune fille. — Robe en lino ornée de petits velours; à chaque angle et aux extrémités des velours, est posée une petite perle d'acier. — Ceinture à pans avec chou sur le côté gauche. — Corsage blanc en organdi à plis doubles devant, bande en toile avec trois rangs d'oeillets à jours faits en travers, dans lesquels sont passés des velours assortis à ceux de la

(1) Robes de madame Lecellier, 11, rue de la Nichodière.

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

robe; col remontant et poignets des manches avec œillets et velours. — Pardessus pareil à la robe. — Chapeau en paille belge, orné de velours noir, chon découpé en ruban bleu et petites fleurs bleues.

Toilette de petite fille de trois à cinq ans. — Robe en mousseline ornée dans le bas d'un rang de petit velours posé en dents de scie, deux rangs disposés de même forment tunique; corsage avec plastron bouillonné et velours; manches bouillonnées, le bas des manches et le haut du corsage sont festonnés. — Chapeau en paille avec nœud et pans en velours, touffe d'herbe et oiseau-mouche.

Toilette de jeune femme. — Robe en poil de chèvre ornée d'entredeux en dentelle posés en zigzag; dans chaque creux, un bouton entouré de dentelle; même ornement en plus petit sur les manches. — Chapeau en crin quadrillé avec bord en velours, dessus, nœud en velours et barbes en tulle garnies de blonde, dessous, velours, tulle et blonde.

GRAVURE DE LINGERIE (1).

1. — Coiffure en tulle avec barbe catalane, formée par des entredeux en guipure, séparés par des petits velours bleus lacés, garniture en blonde, pouff avec pans en velours, en guipure blanche, velours et taffetas bleu.

2. — Bonnet en mousseline avec fanchon à pans ornée d'entredeux brodés, de valenciennne et de rubans en taffetas rose.

3. — Robe de baby en alpaga blanc, corsage dessous décolleté en carré, et tunique à manche courte et bouillonnée; la robe et la tunique sont ornées d'une passementerie bleue.

4 et 5. — Parure : carrés en guipure, séparés par des biais en mousseline double.

6. — Corsage en mousseline avec châles bouillonnés, maintenus par des velours noirs, bords de bouillonnés en mousseline sur transparent bleu, garnis de guipure; ceinture croisée avec chon et pans garnis de même, manche assortie au corsage.

(1) Lingerie de madame Leclerc, 13, rue Vivienne.

Énigme

Potage savoureux — blanche fleur embaumée,
Je sais charmer le goût, l'odorat et les yeux;
— Mais il faut surtout voir en moi la sainte aimée
Qui créa pour la terre un jour digne des cieux :
Depuis treize cents ans, l'hôte des tabernacles,
Dans nos temples, captif, demeurerait par amour,
Jamais plus au dehors n'éclataient ses miracles;

Aujourd'hui, triomphant, il se montre au grand jour.
L'azur est veiné d'or, le sol jonché de roses,
Sur le chemin du ciel, ce jour-là tout fleurit;
Tout écho retentit du chant joyeux des proses;
Et, partout où Dieu passe, il console et bénit.

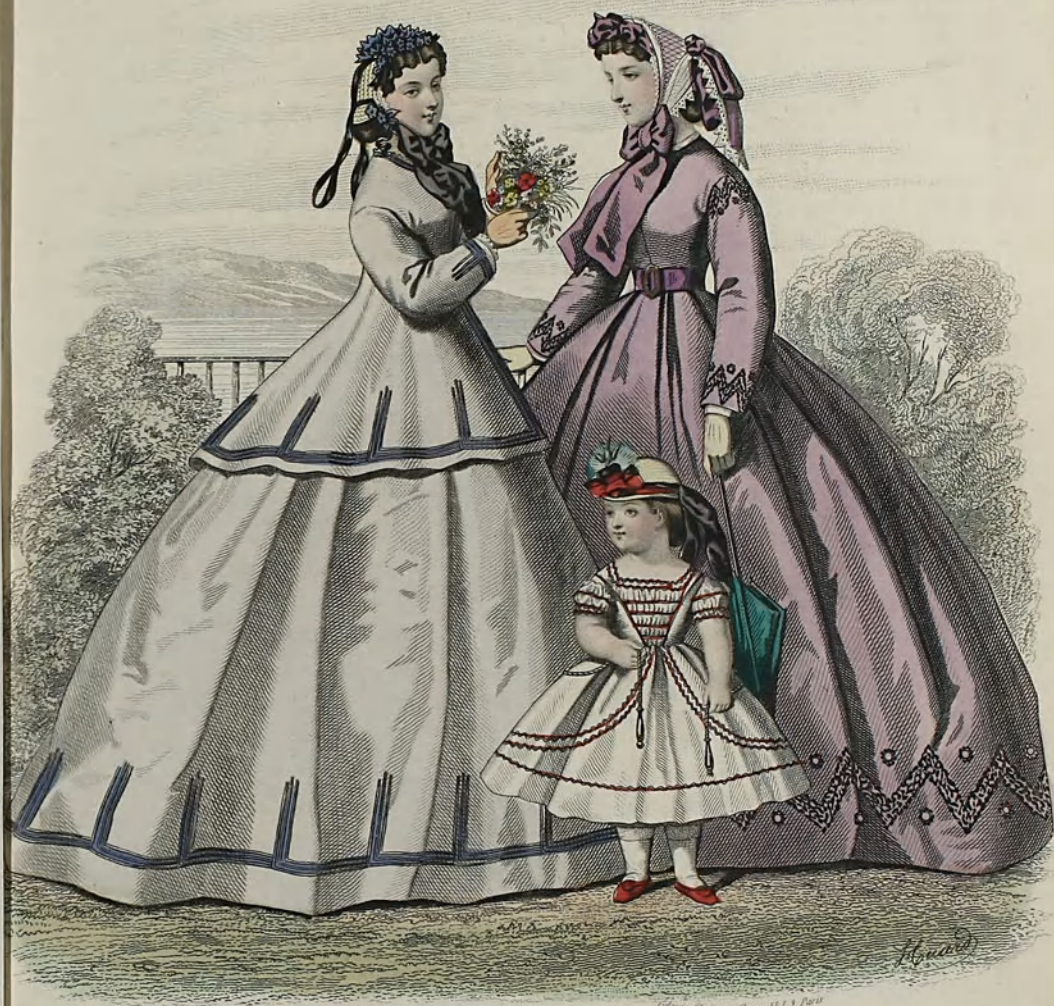
M^{me} J. DE GAULLE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : A demain les affaires.

RÉBUS



Paris. — Typographie Morris et Comp, rue Amelot, 64.



Après 55 ans - Paris 1875

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

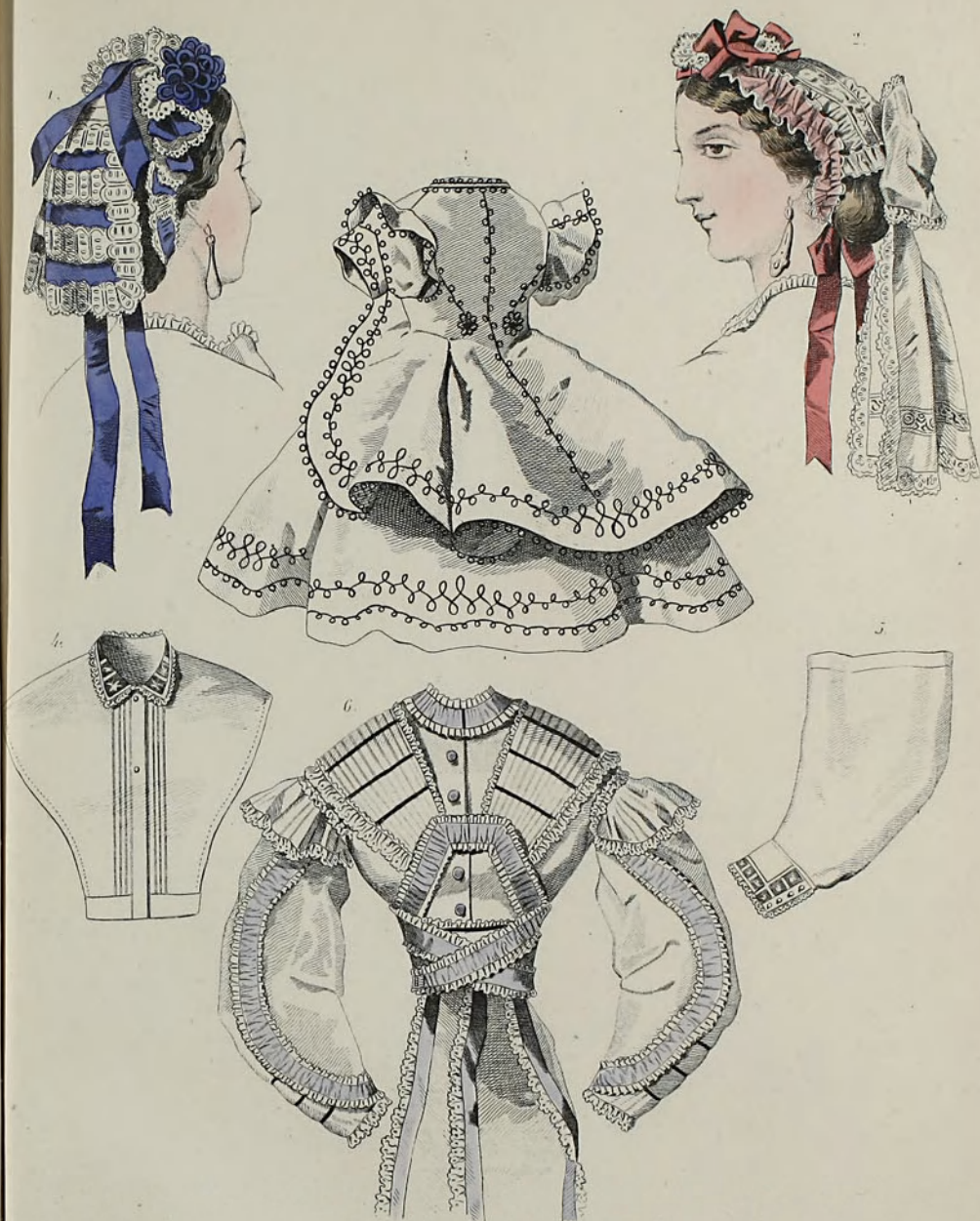
33^e année. Juin 1865

Bruxelles Desterbecq Rue du Cassin, 8^{me} Porte de Cologne

S B Fuller 65 Pall Mall London
Ayuntamiento de Madrid

N^o 6

Amsterdam Desterbecq Vyzeelstraat 1. 1865



Imp. à la Vapeur de Th. Dreyer, 3, rue du Décor.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

35^e année. Juin 1863.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

